

L'OBJET D'UNE HISTOIRE

*"Chaque objet du monde peut passer d'une existence fermée, muette, à un état oral..
Les objets eux-mêmes peuvent devenir parole, s'ils signifient quelque chose".*

Roland Barthes

Ce travail qui s'intitule "L'objet d'une histoire" est parti de l'idée qui consistait à penser que dans la plupart des foyers, il existait un objet catalyseur de souvenirs.

Objet, parfois transmis de génération en génération, qui permet à tout individu de s'ancrer dans une descendance ou qui lie à un être, à une famille, mais aussi à un groupe ethnique ou culturel.

Notre propos était que chaque élève s'empare d'un objet de son choix afin qu'il soit le point de départ d'une recherche, d'une investigation auprès de sa famille et qu'il serve d'intermédiaire pour raconter une histoire.

Cet objet se devait d'être le déclencheur d'une tâche. Ainsi le "sacraliser" par le biais de la photographie permettait de le placer au centre du récit. Par ailleurs les résultats obtenus avec une chambre noire, le sténopé, ou avec un appareil numérique de professionnel pouvaient faire prendre conscience aux élèves que l'objet, comme la mémoire et l'histoire, s'appréhende de différentes manières en fonction du matériel, mais aussi du vécu de chacun.

Ce projet à la fois artistique et littéraire a été dirigé par Hanna Zaworonko-Olejniczak, photographe, Marie-Rose Nobre-Vaz, professeur de technologie, et Cécile Frébourg, professeur d'histoire.

Le résultat est varié. Cependant la plupart des élèves ont d'emblée adhéré au projet et ont été motivés par l'enrichissement qu'apportaient ces recherches dans leur histoire familiale.

Nous espérons que cet exercice aura ouvert la voie à un approfondissement et qu'il aura permis que chaque élève se réalise dans le présent grâce à sa propre histoire.

Cécile Frébourg

Avec Cécile Frébourg et de Marie-Rose Nobre Vaz, nous avons encouragé les élèves à effectuer une découverte d'eux-mêmes à travers un objet de leur "histoire familiale" : En effet, nous avons demandé à chaque élève de la 4^{ème} du collège Vincent D'Indy de proposer sa "vision" de l'objet de son choix.

Pour ce faire, après avoir été initiés à la technique de la photographie numérique professionnelle, tous les élèves ont créé des images de leur objet qu'ils ont présenté également sous la forme d'un écrit. Textes et images constituent alors un "tout" que nous vous présentons aujourd'hui sous la forme d'un livre.

Mes objectifs tendaient à développer les capacités de création artistique et d'imagination des élèves ainsi que leurs capacités à travailler seul et avec les autres. Chaque élève a appris à cadrer, à utiliser des plans et la lumière adéquate, à photographier et à rechercher la mise en scène et les possibles associations de son objet avec "d'autres".

Ensemble, avec les histoires et les objets de chacun, nous avons réalisé cette œuvre collective qui nous a permis de mieux nous connaître et, je l'espère, à chacun de mieux se connaître.

Hanna Zaworonko-Olejniczak

Artiste-photographe qui travaille pour de nombreux et divers projets éditoriaux et, depuis 10 ans, pour les académies de Paris, Créteil et Amiens avec des élèves des 1^{er} et 2nd degrés dans le cadre de projets pédagogiques et artistiques.

hanna.zaworonko@free.fr <http://hanna.zaworonko.free.fr>

Académie de Paris

Collège Vincent d'Indy
8, avenue Vincent d'Indy 75012 Paris
Monsieur Bourasset, principal

Projet artistique et littéraire dirigé par

Cécile Frébourg, professeur d'histoire,
Hanna Zaworonko-Olejniczak, photographe,
et Marie-Rose Nobre-Vaz, professeur de technologie

L'OBJET D'UNE HISTOIRE

Wajma Ahmadi, Wilfrid Auguste, Nadia Belhaj, Soraya Bellahcene,
Sabrina Ben Hammouda, Amèle Boukhris, Alan Boulesteix, Barbara Chouraqui,
Josselin Ciais, Lorenzo Ciais, Audrey Ciesla, Jules Colombo,
Maëva Couade, Vincent Couché, Mariame Diaouné, Dylan Dias,
Démou Doucouré, Margot Eginer, Frida Fofana, Augustin Gagnon,
Sarah Gougam, Margaux Gueritte, Delphine Hannon, Nara Khatchatouryan,
Marine Lancelin, Romane Laveuf Yannick Okitadjanga, Lucie Pelissier

Cher Genevieve

Je t'avais dit que je t'envoie toutes de suite enfin

car on était un peu fatigué

pour je me repose enfin

le moment sera bientôt

et te

à la suite

et puis



Grüß aus Hollim



Kaiserlaut



UN PORTEFEUILLE SUR LE CŒUR

19 mars 1916,
Ma chère Marie-Louise,

Je n'en peux plus ! Je suis épuisé, je ne tiens même plus debout, l'un des nôtres vient de mourir, et les Boches bombardent! Ça ne sert à rien de continuer ainsi. Nous sommes tellement sales, pleins de boue, une épaisse couche de poussière se mêle à notre barbe. Et ces bruits que nous entendons à longueur de journée ! D'effroyables obus tombent dans les tranchées, tuant quinze à vingt soldats en même temps !

Tout cela, nous n'en pouvons plus.

Ma femme, ma chérie, tu ne peux imaginer à quel point je t'aime, tu es dans mon cœur ; pas un jour ne passe sans que je pense à toi. Je voudrais tant te voir, tant te prendre dans mes bras, ainsi que ma petite Geneviève. J'aimerais tant lui raconter des histoires. Vous me manquez toutes les deux.

Tu sais, je vais maintenant te raconter une chose extraordinaire qui m'est arrivée lorsque nous sommes passés à l'attaque... Hier, notre commandant nous ordonne de répondre aux bombardements allemands. Nous gravissons le parapet, baïonnette au canon et avançons vers les tranchées ennemies.

Tout à coup, au moment où je m'apprête à tirer, je sens un choc intense, l'impact d'une balle. Je ne réalise pas tout de suite que je suis touché. Je suis choqué, je ne peux rien faire. Ces quelques secondes me paraissent les plus longues de ma vie. Je tombe sous l'intensité de la balle tirée sur mon cœur, je me réfugie dans un trou d'obus et j'enlève mon porte-arme, je soulève ma redingote et cherche sous ma chemise la blessure, rien ! Je touche encore, bien persuadé que j'ai été touché, j'explore mon torse ; je regarde s'il y a du sang sur ma main. Toujours rien !!! Je tourne ma veste dans tous les sens, et là, que vois-je ? Ma chère femme, tu ne devineras jamais, je vois un trou dans mon vêtement, la balle a percé mon portefeuille, et mes photos comportent toutes un trou ; la balle n'est pas ressortie, elle a dû tomber à mes pieds.

Quelle chance j'ai eu ! Si mon portefeuille n'avait pas été là, sur mon cœur, là où je mets les photos des êtres que j'aime le plus au monde, je serais mort, touché par les Allemands.

Voilà ma chérie, toutes les épreuves que nous devons subir. Grâce à ce portefeuille, tu vois, je suis vivant. Il m'a vraiment porté chance et toute ma vie je le garderai.

Je te fais mille baisers. J'espère avoir bientôt une permission pour vous serrer dans mes bras, toi et ma petite fille bien-aimée. Je t'aime Marie-Louise.

Albert

Sauvé par son portefeuille, mon trisaïeul est pourtant décédé des suites de la Grande Guerre. En effet, il fut gazé... Il n'a vécu, comme tant d'autres, que pour défendre son pays. Cet homme se nommait Albert Florent Gestière.

Audrey



UNE CANNE

Nous possédons, à la maison, une canne. Elle est faite en bois et possède un embout en caoutchouc noir. Elle est ciselée et des marques d'usures montrent qu'elle a beaucoup servi. C'est une canne artisanale fabriquée en Tunisie. Durant les dernières années de sa vie, mon grand-père l'utilisait constamment jusqu'au jour où il décida de la donner à mon père, en souvenir. Aujourd'hui elle occupe une place primordiale dans ma famille.

Je n'ai pas beaucoup connu mon grand-père car il est mort alors que j'avais 8 ans. Mon grand-père est né sous le soleil de l'île de Djerba "la douce", un certain mois de mai 1919. Il est issu d'une famille riche de propriétaires terriens, un frère et une sœur. Malheureusement, son père mourut alors qu'il était encore jeune, nous sommes en 1928. La situation de la famille était délicate. C'est son grand-père qui s'empara du bien familial. Si bien que la mère de mon grand-père se retrouva seule et dut travailler durement dans les champs pour pouvoir élever ses enfants.

À cette époque, la Tunisie était occupée par la France. Dès sa majorité, mon grand-père partit faire son service militaire. Il le fit avec beaucoup d'enthousiasme car on l'intégra dans la division de cavalerie, et il s'engagea dans cette armée pendant plus de 20 ans comme aide de camp d'un général de brigade. Il se maria en 1945 avec une splendide Tunisienne, ma grand-mère, puis il fonda une grande famille de 8 enfants.

En 1956, la Tunisie accéda à l'indépendance. Dès lors le général lui demanda de l'accompagner à Angoulême dont il était originaire. Mon grand-père ne souhaita pas le suivre, car s'établir dans un autre pays lui faisait peur. Face à cette situation, il décida de changer de métier et il devint commerçant, à Tunis. Il acheta une épicerie et en devint le gérant. Mais, dans les années 1960, la situation politique changea. La Tunisie fit le choix du socialisme, ce qui entraîna la confiscation des biens des propriétaires pour les rassembler au sein de coopératives gérées par un personnel nommé par l'Etat. À cette époque, le président de la République tunisienne était Habib Bourguiba. Mon grand-père perdit donc son épicerie qui fut intégrée dans la coopérative et il devint comme tous ceux qui étaient dans sa situation, salarié. Mais les salaires étaient faibles. Il ne pouvait pas se rebeller car le régime politique en place étant très autoritaire, il aurait pu se retrouver en prison. Ce fut le cas de plusieurs personnes. Il y a eu beaucoup de commerçants et d'agriculteurs qui perdirent tous leurs biens, alors qu'en même temps, il y avait des hommes proches du pouvoir qui s'enrichissaient.

Cela entraîna la première vague d'émigration. Mon grand-père quitta la Tunisie et partit vivre en France, à Paris, sans sa famille dans un premier temps. L'éloignement de sa terre natale où résidaient ses proches et ses amis lui évoquait constamment sa jeunesse, sa petite enfance et les bonnes odeurs de la Tunisie. C'était l'époque du plein emploi en France. En arrivant, il trouva un travail dans un grand magasin, "Les Galeries du Louvre", mais cet emploi ne lui plaisait pas beaucoup. Il en chercha donc un autre, et trouva un poste d'employé dans un laboratoire de produits dentaires. Mon grand-père était un homme très instruit, par conséquent il réussit son parcours professionnel en devenant spécialiste de la fabrication des prothèses dentaires. Il garda cet emploi jusqu'à son départ à la retraite. Dans les années 1980, mon père quitta sa mère et s'installa en France. Quelques années plus tard mon oncle les rejoignit. Même après la venue de ses deux fils, mon grand-père avait la nostalgie de sa famille. Ainsi en 1991, il rentra au pays.

Parfois il venait nous voir ou c'est nous qui allions le voir, mais cela ne se produisait pas très souvent. Lors de mes vacances passées en Tunisie, je me souviens que ma sœur et moi accompagnions notre grand-père dans le jardin : nous allions dans le poulailler chercher les œufs ou nourrir les poules... Parfois nous cueillions les tomates, les figues... Il nous montrait les quelques animaux qui étaient dans le jardin : la tortue, le hérisson, la grenouille, les chats... J'aurais tant voulu le connaître davantage, mais malheureusement il est mort en 2002. C'est pour ça que cette canne est si importante aux yeux de ma famille, elle nous rappelle le merveilleux homme qu'était mon grand-père.

Amèle



DANEMARK 1940 - JE M'APPELLE JYTTE

Je m'appelle Jytte Ragnhild Tønnesen, j'ai 10 ans. Je suis née le 1er avril 1930 dans la maison de Middelfart (Fionie, Danemark) dans laquelle j'habite encore aujourd'hui avec mes parents Petra et Valdemar, mon petit frère et mes trois demi-frères et sœur. Mon père vivait avec une autre femme avant maman. Ils ont vécu longtemps ensemble et lorsque papa me raconte son histoire, il est toujours un peu ému. Elle s'appelait Ragnhild et il l'avait épousée en 1918 après son grand voyage à travers l'Europe. Ils ont eu ensemble trois enfants. Mais en 1927, Ragnhild accoucha d'un enfant mort-né qui aurait dû s'appeler Jytte ; elle n'a pas survécu à ce malheur et est morte une semaine après. J'ai donc hérité de ces 2 noms que mon père a voulu me donner. En quelque sorte je porte la marque de son chagrin. Ces noms, je ne m'en séparerai jamais vraiment car ils sont gravés sur leur tombe. Lorsque je vais au cimetière, j'ai l'impression d'être déjà morte, pourtant je ne peux pas m'empêcher de retourner les voir chaque semaine. Je suis étrangement attirée par eux.

Mes parents se sont mariés le 10 septembre 1929, après que ma mère Petra fut arrivée en tant que gouvernante dans la maison de Middelfart. C'est à cette occasion que leur ont été offertes ces petites cuillères. Maman était venue pour aider mon père qui venait de perdre sa femme et qui se retrouvait veuf avec trois enfants à charge. Avant, elle travaillait dans une riche famille juive à Copenhague. Elle m'en a beaucoup parlé et j'ai cru comprendre qu'elle a été très heureuse là-bas. Ma mère est très engagée, elle fait partie du mouvement féministe danois (Dansk Kvindesamfund) et aussi de la Croix-Rouge danoise.

Papa est souvent occupé par son travail : il enseigne l'allemand, le dessin et le danois. Quand il rentre, il me raconte ses voyages lorsqu'il est parti à 20 ans à travers l'Europe et l'Afrique du Nord. Ce matin, il m'a raconté que malgré la malaria qu'il avait contractée, il avait escaladé les pyramides de Kheops et de Sakkarah, et comment il avait pris le bateau jusqu'à Athènes pour Naples où il a été hospitalisé. J'adore les moments où il me raconte ses voyages, cela me fait rêver et me permet de m'évader un peu de ce Danemark qui me semble un peu étriqué par certains côtés. Cela m'aide aussi à oublier la guerre et les bombardements que l'on entend au loin...

Les nazis ont envahi le Danemark le 9 avril 1940, environ une semaine après l'anniversaire de mes 10 ans. Le ciel était noir d'avions et nous avions tous très peur. J'avais fait un rêve trois mois auparavant, où j'ai vu Hitler qui mangeait le Danemark comme un vulgaire smørrebrød (sandwich danois). Le lendemain, je l'avais raconté à toute la famille et les adultes m'avaient répondu que c'était absurde et que je ferais mieux d'arrêter de rêvasser.

Ma mère, Petra, est terrifiée chaque fois qu'elle les entend et elle va se cacher dans la grande malle au fond du grenier et y reste jusqu'à ce que les bruits cessent. Il y a une semaine environ, j'ai retrouvé ma mère allongée par terre, les yeux écarquillés : je me suis mise à pleurer dans ses bras pour la réveiller. Je crois qu'elle est malheureuse parce que mon père ne lui porte pas autant d'attention qu'elle le voudrait. Il y a quelque temps, elle est partie une semaine. Mon père m'a dit qu'elle était à l'hôpital psychiatrique pour sa tête. Je n'ai pas bien compris sur le moment, mais je n'ai pas osé lui demander d'explications. Il est toujours si sérieux ! Lorsque je fais des bêtises, il n'a même pas besoin de me gronder : il suffit qu'il me fixe de son regard grave et sévère pour que je ne recommence plus jamais.

Ma mère travaille beaucoup pour s'occuper de la maison et de ses enfants. En cette période de guerre, elle doit nous nourrir simplement avec les légumes du jardin et, exceptionnellement, de la viande. Le seul luxe qui nous reste c'est de manger avec l'argenterie de mes parents. Les conditions de vie ne sont pas toujours faciles, mais nous sommes tout de même heureux. Mes parents essaient de sauvegarder nos habitudes malgré la guerre.



JOURNÉE D'UNE JEUNE FILLE KABYLE

Nous sommes en 1967. Je m'appelle Tassadit. Je suis une jeune fille. C'est l'été. Nous sommes en Kabylie, dans un petit village perché dans les montagnes vertes de la région [la wilaya] de Tizi-Ouzou, d'où l'on peut observer la ville située en contre-bas, au pied des montagnes. La plupart des maisons, en pierres et en terre cuite, sont entourées de potagers, de grands figuiers et de cactus.

Le soleil vient à peine de se lever ; une légère brume se dissipe sur les champs. Il est 6 heures, maman se lève, enfle sa robe et se prépare pour la prière. Elle s'agenouille sur son tapis de laine à rayures rouges et noires, orienté vers l'Est. Ensuite, elle allume le feu avec du bois qu'elle a ramassé elle-même et nous prépare le petit déjeuner composé de fruits de saison, de café, de thé, de beignets faits maison et de gâteaux de semoule. Je m'assois à la table basse, sur mon petit tabouret de bois, entourée de mes quatre frères. Ma sœur aînée, mariée, n'habite plus ici.

Nous sommes jeudi, il n'y a pas école. Je reste avec maman pendant que mes frères accompagnent mon père aux champs. Ma mère se met alors à l'ouvrage. Pour commencer, elle se dirige vers l'étable afin de la nettoyer et de s'occuper des bêtes ; elle traite les vaches et leur donne du foin ainsi qu'aux moutons et à l'âne. Puis elle s'installe à son métier à tisser qu'elle a fabriqué elle-même. Il est constitué de deux grands poteaux en bois et de plusieurs tiges de roseau horizontales. Maman me laisse toujours une place à côté d'elle pour que je puisse apprendre. Aujourd'hui, nous finissons de tisser un burnous. C'est une longue tunique à capuche portée par les hommes en hiver. Elle est faite de laine artisanale blanche.

Il est midi, ma mère prépare à manger pour les hommes qui travaillent encore aux champs. Ensuite, elle me tend un panier dans lequel se trouve le repas ainsi que du café que je dois leur apporter. J'enfile mes chaussures et me dirige vers les champs où, en ce moment, on s'occupe du raisin ; on cultive aussi des melons, des pastèques, des tomates, des courgettes, des aubergines, des piments, des poivrons et des haricots verts.

Une fois revenue, Maman et moi, nous nous munissons de gros bidons et de seaux que nous accrochons sur l'âne et nous nous mettons en route vers le puits du village situé à peu près à une demi-heure. La route est longue même si je suis assise sur l'âne. Le soleil tape fort. Le puits est entouré de plantes et de fleurs multicolores. Nous avançons et prenons place dans la file d'attente parmi les femmes, accompagnées de leurs enfants, qui veulent, comme nous, tirer de l'eau au puits. Pendant ce temps, ma mère échange quelques secrets de cuisine avec les autres femmes. "Pour que mes beignets soient bien gonflés, je les pétris jusqu'à ce que la pâte soit bien lisse. Pour des gâteaux de semoule, je ne mets que trois mesures de semoule et une mesure d'huile, cela les rend bien fondants."

De mon côté, je joue à la marelle avec mes amies ou à la corde à sauter. Il fait beau, le soleil brille. Quelques minutes plus tard vient notre tour. Ma mère prend un seau, le plonge dans le puits et le remonte péniblement. Elle répète inlassablement ce même geste pour remplir tous les bidons.

Une fois cette tâche accomplie, nous rentrons à la maison pour préparer le dîner. Il est 17h30 lorsque nous arrivons. Ma mère se rend au potager où elle ramasse quelques légumes pour préparer la sauce de son couscous et pour la semoule, elle prend un grand plat et ses tamis.

Une heure plus tard, les hommes rentrent des champs et attendent le repas. Ils mangent de leur côté et sont servis les premiers. Ils s'assoient à une table basse et dégustent la préparation servie dans un énorme plat.

Plus tard, mes cousines arrivent pour partager notre dîner. C'est au tour des femmes de se restaurer. Une fois le repas terminé, nous bavardons autour d'une tasse de thé, de fruits de saison et de quelques gâteaux de semoule qu'elles nous ont apportés. Enfin nous apercevons un magnifique coucher de soleil, la journée est terminée, tout le monde va se coucher.



MON BEAU BAZIN

Mon bazin vient du Sénégal, mon pays d'origine. Le bazin est un tissu de coton qui est surtout utilisé en Afrique de l'Ouest, au Sénégal, en Gambie et au Mali. C'est un tissu prestigieux qui sert à confectionner les boubous que mettent les femmes lors des grandes occasions. Au départ le tissu est blanc. Il est ensuite trempé à plusieurs reprises dans un "gara", une teinture, jusqu'à obtenir la couleur désirée. Après avoir été immergé dans un bain d'amidon, le tissu est disposé sur un tronc d'arbre lisse, puis il est battu par des "tapeurs" à l'aide de maillets de bois, jusqu'à ce qu'il devienne brillant. C'est la manière traditionnelle de préparer un beau bazin.

Ma grand-mère Mamassa était teinturière. Elle a fait son apprentissage à Banjul, capitale de la Gambie où une partie de ma famille vivait. Rentrée au Sénégal, elle a tout naturellement trouvé du travail dans une usine de teinturerie. Cela se passait dans les années 1980, à Médina, un quartier de Dakar. Mamassa avait gardé plusieurs échantillons de ce tissu. Elle a offert ce bazin jaune et bleu à ma mère le jour où la grande sœur de maman s'est mariée. Le mariage a eu lieu chez la mariée.

Selon la tradition, les griots étaient chargés de préparer la cérémonie. Les griots sont des personnages omniprésents dans la vie de certains Sénégalais. Ils sont là lors des baptêmes, des circoncisions, des mariages, des réunions de quartier. Ils s'occupent de tout et organisent tout. Ils se chargent donc des invitations, du repas et de la suite des événements. Les invités ont dégusté du tiebou yap (viande accompagnée de riz), du yassa au gingembre (poulet au gingembre), du aloco (dessert à base de bananes plantain). Ensuite, ils ont dansé sur des musiques wolof, soninké et malinké puis sur de la musique malienne accompagnée du djembé (un tambour), de la kora (sorte de harpe), du balafon (de la famille du xylophone)... Les hommes et les femmes sont réunis une partie de la soirée, ensuite ils se séparent. Lorsque l'imam officie, seuls les hommes sont présents. À la fin de la soirée, on distribue les cadeaux aux mariés.

Le bazin que je porte aujourd'hui a donc été donné à ma mère le jour du mariage de sa grande sœur. Il me plaît beaucoup, je le garde précieusement car c'est un cadeau de ma grand-mère à ma mère. Plus tard j'en hériterai car je suis la fille aînée.

Démou



UNE MONTRE PRÉCIEUSE

Je m'appelle Joséphine, je suis née en Auvergne, à Saugues où j'ai passé toute ma vie.

En 1910, mon père est mort d'une grave maladie, j'avais 5 ans. Mes frères et moi sommes devenus orphelins étant donné que ma mère est morte lors de ma naissance. L'aîné à 21 ans, en charge de famille, a dû placer mes frères chez un fermier, ami de mon père, où ils s'occupaient des bêtes et labouraient les champs. Comme rémunération de leur travail, il les logeait et les nourrissait.

Moi, j'ai eu la chance d'aller à l'école. Malheureusement, je n'ai pas obtenu de diplôme car j'avais quelques difficultés pour l'apprentissage de la lecture.

À 10 ans, mes frères m'ont placée comme domestique chez le notaire du village. Je m'occupais du ménage, je lavais le linge dans des conditions très difficiles. Lorsque j'allais à la rivière, je marchais pieds-nus et tapais mes deux sabots l'un contre l'autre afin de faire fuir les loups ; il y en avait beaucoup autour du village, surtout en hiver. Après avoir lavé le linge dans l'eau glacée, je préparais les repas.

Je dormais peu, mais tous les soirs, j'avais une pensée pour mon défunt père. Avant sa mort, il m'avait donné une montre à gousset qu'il possédait depuis sa jeunesse. Elle lui était très précieuse. Je n'oublierai jamais le moment où il me l'a tendue. Il s'est penché vers moi, alors qu'il était souffrant, en me précisant qu'il avait confiance en moi et qu'il savait combien l'amour maternel m'avait manqué. Il voulait que je la garde en souvenir. Il a déposé cette montre au creux de ma main et a refermé mes doigts sur le précieux objet. Avant de prier, j'embrassais ce cadeau qu'il m'avait si solennellement offert.

J'ai décidé de transmettre cette montre à mes enfants pour qu'ils conservent à jamais le souvenir de mon père.

Je me suis mariée en 1926 et mon mari et moi-même, nous avons eu trois enfants. Mon mari, mobilisé en 1939, fut tué par une balle en 1940. Il n'avait que 33 ans.

Très affectée par ce décès, je me recueillais souvent dans la belle église de mon village. Mais la vie a repris le dessus et je consacrais mon temps à mes enfants. Je les emmenais régulièrement en randonnée et les initiais à la beauté du paysage.

J'ai vécu rue des Sabotiers jusqu'en 1995. Lorsque j'ai senti que je déclinais, j'ai transmis tout aussi solennellement que l'avait fait mon père, la montre à gousset à ma fille cadette qui rêvait d'en hériter.

Margot



MON GRAND-PÈRE, UN HOMME DE COEUR

Dans le sud de la France où je passe toutes mes vacances, la compagnie de mon grand-père a fait de mon enfance une période inoubliable. Il a toujours été d'une telle patience ! Nous jouions avec lui pendant des heures ou bien il nous racontait des histoires de robots, d'extra-terrestres et d'autres personnages enchanteurs.

À mes yeux mon grand-père est aussi un héros car il a mené un combat perpétuel contre toutes sortes d'ennemis portant des noms compliqués.

Quand il avait 14 ans, il est tombé gravement malade à la suite d'une angine mal soignée. Un rhumatisme articulaire aigu a atteint son coeur et a calcifié la valve mitrale, ce qui empêchait le sang de circuler. Pendant des années, il a souffert de nombreux problèmes respiratoires et cardiaques et ce n'est qu'en 1968, lorsque les progrès de la médecine ont permis aux cardiologues de tenter le tout pour le tout, alors qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, qu'il a subi une opération à coeur ouvert. On lui a donc implanté la valve de STARR Edwards. Il s'agit d'une prothèse composée d'une cage métallique en carbone avec, au centre, une bille qui permet l'ouverture et la fermeture de la valve transplantée. Ce petit objet mécanique qui a sauvé la vie de mon grand-père est représenté sur une médaille en bronze qui lui a été décernée pour ses 25 années de survie, par la Fédération française de cardiologie. L'année dernière mon grand-père a fêté ses 40 ans de survie. Il est ainsi l'un des plus anciens opérés du coeur en France à avoir subi une transplantation de valve artificielle.

Malgré un parcours chaotique entre les petits soucis du quotidien, les traitements intensifs, une médication à vie et de plus ou moins longues opérations et hospitalisations, mon grand-père a toujours lutté contre la maladie et fait preuve d'un immense courage. Pour tous, il est un personnage unique, un homme intelligent, élégant, discret et d'une grande sagesse. Sa gentillesse et son humour en ont fait un papy remarquable.

Pour lui rendre hommage, j'aimerais plus tard transmettre à mes enfants, comme un encouragement à ne jamais se laisser aller ni s'avouer vaincu, cette médaille qui symbolise le combat pour la vie, et qui trône actuellement dans un écrin bleu au milieu des livres de la bibliothèque de mon grand-père.

Josselin

MINISTÈRE DES ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE.

OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE.

Département de Finistère

CARTE DE SINISTRÉ TOTAL

N° 24007

Émise le 20.2.47

à Courbevoie

à l'adresse actuelle : Ville de

28 Polygone

du sinistré : 39 petite

du sinistré :

Signature du titulaire :

Cartais

Cochet



DEPARTEMENT
DE
LOIR-ET-CHER

ANNEE : 1947

Carte de Réfugié

NUMERO : 364

CARTE D'IDENTITE

Nom Argueduff
Prénoms Marie Jo
Profession ouvrière
Nationalité française
Né le 29 Avril
Brest
Département Finistère
Domicile 14 petite
eglise



SIGNALEMENT

Taille 1 m. 1.56
Cheveux noir
Barbe :
Yeux bleu
Signes particuliers :
Nez :
Dos et épaules :
Dimension :
Forme générale du visage :
Teint : blanc
Signes particuliers : nécessaire

Signature du TITULAIRE



Le Com...
SA
Cartais

ATTRIBUTIONS EN ESPÈCES

Montant des Secours	Désignation de l'Œuvre ou Service d'assistance
<u>Secours d'urgence</u> <u>2000^{fr}</u>	<u>Service des Réfugiés Chômeurs</u> Date <u>19.7.47</u> Cochet

S

IL PLEUT SANS CESSER SUR BREST

Je me nomme Émilie. Je suis issue d'une famille très pauvre. J'habite en Bretagne, à Brest, une ville que j'ai toujours aimée, mais dans ses beaux jours ! J'ai gardé avec moi des tickets de rationnement pour expliquer à mes petits-enfants combien la guerre a été difficile pour nous, Brestoises.

Dès juin 1940, le port a été bombardé et un énorme nuage de fumée s'est dégagé des cuves de mazout. Les Brestoises ont sabordé leur arsenal. Mais dès le 19 juin, les troupes allemandes sont entrées dans la ville. Les " Boches ", comme on les appelait, avaient l'intention de construire une base sous-marine. Il est vrai que Brest se situe à l'extrême pointe occidentale de l'Europe et que la ville avait une position stratégique unique.

Le 22 juin 1940, une foule en liesse s'est précipitée dans la rue en criant : "la guerre est finie". Nous avons cessé le combat comme l'avait déclaré le maréchal Pétain à la TSF. Mais Brest était dans la zone d'occupation, il y avait donc des Allemands partout dans la ville. Au quotidien, la vie devenait difficile. On ne trouvait pas facilement de quoi se nourrir. Les tickets de rationnement permettaient en théorie à toute la population de se répartir la nourriture. En attendant, certains mangeaient mieux que d'autres, car ils avaient les moyens de se procurer des denrées au marché noir.

Les carnets de tickets avaient une validité de six mois ; ils permettaient de se procurer non seulement de la nourriture, du tabac et du vin, mais aussi des vêtements et des chaussures, ainsi que du bois et du charbon pour se chauffer. On devait se rendre à la mairie pour récupérer ces fameux tickets. Ils devaient porter le cachet de l'épicier chez lequel nous étions obligés d'aller. En échange des produits fournis, le commerçant prélevait les tickets correspondants. Ensuite il les reversait aux services qui géraient la nourriture afin d'être réapprovisionné le mois suivant. Mais parfois, les épiceries étaient vides car il n'y avait pas eu d'arrivage ou pas assez...

J'ai souvent fait la queue pour obtenir de la viande, de la farine, du beurre...Parfois il fallait patienter des heures. La foule formait souvent une queue de plus de cent personnes. Il y avait des cris, des messes basses et les enfants avaient du mal à supporter une si longue attente. Certaines femmes tricotaient ou lisaient, assises sur les pliants qu'elles avaient apportés. Il m'est arrivé plusieurs fois de ne pas avoir de chance, car lorsque mon tour arrivait, il n'y avait plus de viande. À ce moment, l'épicier écrivait consciencieusement sur son tableau " aujourd'hui, ni lapin, ni volaille, n'attendez pas inutilement ... "

Plus la guerre durait, plus la ration de pain diminuait. C'était le temps des " ersatz ", ce nom allemand voulait dire "produits de remplacement". Le café était remplacé par de la chicorée, de l'orge grillé ou des morceaux de châtaigne qu'on faisait griller et sur lesquels on versait de l'eau brûlante, le sucre était remplacé par de la saccharine, les légumes d'avant par du rutabaga et du topinambour. J'étais la reine de la mayonnaise sans oeufs, je la montais avec de la moutarde, de la farine, de l'huile et beaucoup d'eau froide.

Et comme nous avions des difficultés à trouver du cuir, je portais des chaussures avec des semelles de bois. Le manque de nourriture était tel que nous n'arrivions même pas à utiliser tous nos tickets. D'ailleurs, c'est pour cette raison que je peux vous les montrer aujourd'hui car je les ai gardés en souvenir de cette période très difficile de restrictions pendant la guerre.



SANS RÉPONSE

Aujourd'hui encore, le souvenir de cette souffrance nous étroit, à commencer par moi, mais également ma mère, mes frères et sœurs, laissant à tous l'empreinte d'une blessure indélébile. C'est l'histoire d'un homme que j'appelais "papa" et qui nous a laissé tomber. Le seul objet qu'il me reste de lui sont des castagnettes. Je ne sais presque rien de lui, car nous évitons d'en parler. Sans doute pour ne pas rouvrir la blessure davantage.

Mon père et ma mère sont tous deux nés à Alger où ils vivaient. Mon père était commerçant dans le centre-ville. J'étais la dernière d'une fratrie de huit enfants.

Lorsque je suis née, en 1960, "papa" était déjà parti. Personne, pas même maman n'a vraiment compris pourquoi il avait quitté le pays, et pourquoi il nous avait quittés. Certes, il avait des origines espagnoles par son père. Cela explique peut-être son attirance viscérale pour ce pays. Mais qu'espérait-il donc en quittant l'Algérie ? Trouver un travail plus intéressant que celui de commerçant ? Se rapprocher de sa famille paternelle ? Cela reste le plus grand des mystères.

Quelques années plus tôt, mon père avait bien proposé à maman de le suivre, mais elle avait répondu qu'elle ne voulait à aucun prix quitter son pays, car elle pensait qu'elle devait rester auprès de sa famille. S'en était suivi un terrible conflit et une incompréhension totale entre ces deux êtres. L'atmosphère s'est vite dégradée et mon père, malgré l'amour de sa femme, a pris la décision de partir et il s'est installé à Barcelone.

Signe qu'il ne nous avait pas tout à fait abandonnés, tous les ans, il venait nous rendre visite. À cette occasion, il rapportait toujours quelques souvenirs. J'étais bébé lorsqu'il rapporta ces fameuses castagnettes qui m'étaient destinées. Mais trop dangereuses pour mon âge, elles m'avaient été immédiatement retirées des mains, et avaient été rangées dans un tiroir. Plus grande, je ne regardais jamais ce cadeau, car il était le symbole d'un pays qui ne me renvoyait aucune image positive.

Nous allions de temps en temps à Barcelone pendant les vacances. Même si c'était difficile pour maman, elle tenait à ce que nous connaissions notre père ! Nous dormions à l'hôtel car il n'y avait pas de place dans son petit appartement.

J'avais 12 ans, lorsque j'appris le décès de mon père. En effet, il avait 42 ans quand une crise cardiaque l'emporta. Maman se sentait coupable de sa mort. Elle disait qu'elle n'aurait jamais dû le laisser partir ! Mais que pouvait-elle y faire ? Il ne voyait que par l'Espagne !

Toujours est-il que maman dut nous élever seule, mes sept frères et sœurs et moi-même. Les voyages à Barcelone cessèrent. Ma mère essayait de faire face, de rester forte. Moi, j'allais à l'école. Je confiais ma tristesse à Nina, ma copine et voisine. Quelle amie ! Elle restait souvent à mes côtés dans la période qui suivit le décès de mon père.

Le temps passait et je grandissais. Mais un autre malheur frappa notre famille. En 1980, il y eut des attaques dans le centre-ville d'Alger. Mes deux frères furent assassinés... C'était la folie à la maison. Pourquoi mes frères ? J'étais sans réponse. Tout le monde était en pleurs à la maison. Ma mère n'en pouvait plus... elle venait de perdre ses enfants c'est-à-dire les êtres qui comptaient le plus pour elle.

Et puis, la vie a repris le dessus. J'avais 25 ans lorsque j'ai trouvé l'homme de ma vie. Nous avons eu trois enfants. Mais la vie était devenue trop difficile en Algérie et nous nous sentions en insécurité. En 1996 nous avons décidé de quitter le pays et d'aller vivre en France, à Paris où maman nous a rejoints l'année suivante. J'ai apporté avec moi le seul souvenir qu'il me restait de mon père : les castagnettes.



LA CAMÉRA DU SOUVENIR

Voilà maintenant deux ans que je possède cette caméra.

J'avais alors 70 ans, nous étions en 1969, lorsque j'ai décidé de retourner en Tunisie, dans le pays où je suis né. Je voulais revoir le quartier de mon enfance. J'ai pris l'avion et me suis retrouvé très rapidement et comme par magie dans le quartier de ma jeunesse. Alors que je déambulais dans les ruelles, j'ai retrouvé avec un immense plaisir les odeurs, les gestes, les vêtements, djellabas et burnous, les sonorités de la langue qui avaient bercé ma jeunesse.

Je marchais le long de la rue de France à l'ouest de Tunis, lorsque, dans une vitrine, mon regard se pose sur une caméra noire aux formes arrondies. Une vision alors s'impose à moi, je me voyais la tenir pour saisir les moments importants de la vie de ma famille, tout particulièrement filmer mes petits-enfants. Et aujourd'hui, je souhaitais filmer le quartier où j'avais jadis vécu. Je l'achète. J'ai réalisé alors que le magasin d'où je sortais se trouvait exactement sur les lieux où j'avais rencontré la première fois, celle qui est devenue mon épouse. Des souvenirs m'envahissent. J'ai eu l'impression de remonter le temps.

Je me souviens, c'était en 1927. J'avais alors 28 ans. J'étais avec un ami avec lequel je bavardais, lorsque tout à coup, alors que nous parvenions à l'angle de la rue, j'ai aperçu une très belle jeune femme. Elle avait de beaux cheveux longs couleur d'ébène, de grands yeux bruns et un joli petit nez. Elle portait une robe qui tombait jusqu'aux chevilles. Elle aussi était accompagnée d'une amie et souriait. Ah ! Ce sourire... J'étais troublé. Je regardais chaque détail de son visage. Je la trouvais tellement charmante ! Mon ami les a saluées. Il faut dire qu'à l'époque, beaucoup de gens se connaissaient dans le quartier. Il m'a donc présenté Marcelle, qui est devenue ma femme. Toute la soirée son visage hantait mon esprit. Quel bonheur lorsque, le lendemain, à l'occasion d'un anniversaire, je l'ai revue. Nous avons fait plus ample connaissance et nous nous sommes revus régulièrement.

Nous nous sommes fiancés un an après cette rencontre et nous nous sommes mariés l'année suivante. En 1930, notre premier enfant, Lucien, naissait. Je me suis alors installé comme cordonnier et nous coulions des jours heureux. Je me souviens du soleil de Tunis, de l'odeur de cannelle et de coriandre qui flottait dans les rues et des spécialités locales: le couscous épicé, les bricks à l'œuf et au thon, l'Asida que l'on garnit avec la chekchouka, c'est-à-dire des oignons, du poivron, des tomates, et surtout de l'harissa. J'aimais particulièrement la mtagba, galette fourrée, que Marcelle réussissait à merveille. Me reviennent aussi en mémoire les gâteaux sucrés au miel dont certains avaient des noms amusants "yoyo" ou "oreillettes", et des mlaoui, sorte de grosses crêpes.

Tout cela est si loin. Mes enfants ont grandi depuis. Lucien est devenu tailleur. Mais il était difficile pour nous de rester en Tunisie car le travail manquait. À 29 ans Lucien a donc quitté le pays et s'est installé à Paris, dans le 9ème arrondissement. Puis toute la famille l'a rejoint. Nous étions très unis. Nos voisins étaient très sympathiques et nous nous rendions beaucoup de services. Nous avons tous trouvé du travail. Notre pays nous manquait beaucoup, mais nous nous sommes progressivement habitués au mode de vie parisien.

Je suis maintenant grand-père, entouré de nombreux petits enfants adorables. Je les vois chaque week-end et prends mon rôle très à coeur. Depuis que je suis l'heureux possesseur de cette caméra, j'ai pris l'habitude d'enregistrer de nombreux moments de ma vie familiale.

Mes petits-enfants ont l'air joyeux aujourd'hui. C'est sûrement parce qu'ils aiment que j'apporte la caméra. Je la donnerai sans doute à l'un d'eux. Ainsi, garderont-ils un souvenir de leur grand-père. Ils pourront aussi revoir des moments de leur enfance, et découvrir le quartier de Tunis où j'ai grandi et que j'ai filmé.

- Papi, papi, tu rêves ?

- Oui, j'étais dans mes pensées !



TRADITION DE FAMILLE

Au 18^{ème} siècle, les ancêtres de mon père étaient des chefs du village Songo, situé au centre du Congo à 1500 km de Kinshasa. Ils ont laissé le statut de chef à quelqu'un d'autre car il y avait beaucoup d'empoisonnements de fils et filles de chef par leurs ennemis. Malgré cet abandon, ils ont gardé un statut social élevé jusqu'à aujourd'hui. Mes grands-parents voulaient que mes oncles et mon père fassent des études et c'est pour cette raison que trois d'entre eux sont partis à l'étranger pour étudier. Deux sont rentrés au Congo et y vivent toujours, un frère a étudié en RDC (République Démocratique du Congo) tandis que mon père s'est marié en France avec ma mère.

Dans leurs coutumes, les symboles sont très importants, et on transmet des objets de génération en génération, ou d'un membre de la famille à un autre. Ma famille possède une croisette en cuivre, mais à l'origine les croisettes étaient en bronze. Elles servaient de monnaie en Afrique centrale et particulièrement dans le bassin du Congo.

Les pièces d'origine, selon la région de fabrication, n'avaient pas d'angle droit et les formes n'étaient pas aussi régulières et identiques que celle que nous possédons. Les véritables croisettes sont maintenant des pièces de collection dans les musées.

Cet objet garde une valeur symbolique car jusqu'à l'arrivée de la colonisation et jusqu'au 19^e siècle par régions, elle a servi comme monnaie d'échange.

C'est le frère qui a étudié en RDC qui en a fait cadeau à mes parents lors de leur visite en 1987. Mon oncle l'a achetée dans une ville qui s'appelle Likasi où il habitait. Il travaillait dans les mines de cuivre comme ingénieur. Aujourd'hui il vit à Pretoria, en Afrique du Sud.

Voici quelques autres objets importants dans cette société. Nous possédons également dans notre famille un gong, qui a la forme d'une cloche aplatie, moyen de communication qui servait à envoyer des messages dans les autres villages. Un autre exemple est la dot lors d'un mariage. Autrefois, les parents de la mariée recevaient de la part de la famille du marié quelques objets avec une valeur symbolique : la mère de la mariée recevait un sac de sel (symbole de la vie) et de l'huile de palme (symbole de la nourriture). Elle recevait également un tissu pour faire des vêtements. Le père du marié recevait une machette, (symbole du travail dans les champs). Aujourd'hui les objets ont changé, mais la symbolique reste la même.

Un dernier objet important pour notre famille et dans cette société est la peau de léopard. Les chefs de village en possèdent une et la transmettent au chef suivant. Ainsi les ancêtres de mon père ont transmis cette peau à des cousins lointains quand ils ont abandonné le statut de chef. Cette peau est le symbole du pouvoir, on ne la transmet pas simplement d'une famille à une autre, il faut une cérémonie spéciale dans laquelle on prie les ancêtres chefs du village. Tout le village y participe.

Tous ces objets, et en particulier la croisette, sont l'illustration de ce que la famille compte pour moi.

Yannick



LA POUPEE

Chaque année toute la famille se réunissait chez mes grands-parents à l'occasion des fêtes de Noël. Mais ce Noël 1978 ne fut pas tout à fait une fête comme les autres. D'habitude, nous choisissons nos cadeaux par avance. Cette fois, ma grand-mère avait choisi tous les cadeaux. Elle m'offrit une poupée. Une poupée au teint blanc avec des yeux foncés et des cheveux blonds. Ma grand-mère avait tricoté elle-même ses vêtements. J'adorais cette poupée avec laquelle je jouais souvent. Je l'habillais avec tous les habits que ma grand-mère avait confectionnés, des petites jupes à fleurs et à carreaux, des petits pulls en laine, des shorts pour l'été. Il y avait même des petits chaussons en laine rose !

Ma grand-mère, toute sa vie professionnelle, fut serveuse dans le restaurant d'entreprise de Renault à Boulogne-Billancourt. En 1985, lorsqu'elle prit sa retraite, elle s'installa au Teilleul, en Basse-Normandie. Et pour passer le temps, elle tricota d'autres vêtements de poupée. Quelques années plus tard, elle eut l'idée de les vendre à la brocante. Et ce fut une très bonne idée car elle les vendait très bien !

Delphine



UN CADEAU BIEN CHOISI

Je m'appelle Marcelle. Aujourd'hui je fête mes trente-cinq années de mariage. Ce matin, dès mon réveil, mon mari Prosper et mes enfants m'ont offert un gros bouquet de tulipes roses.

En ce moment, je prépare le repas pour ma famille et mes amis. J'ai dressé la table avec l'une de mes nappes préférées, blanche et brodée de fleurs. J'ai sorti mon service de porcelaine sur lequel est peinte une orchidée rose. J'ai cuisiné des acras de morue, un colombo de poulet et je concocte le dessert, un mont-blanc à la noix de coco. Pour m'avancer j'ai acheté tous les ingrédients il y a trois jours. J'ai aussi préparé un planteur avec du rhum dans lequel j'ai ajouté du jus d'orange, de fraise et d'ananas. Pour cette occasion, je me suis mise sur mon 31. Je porte une longue robe rouge et un collier de petites perles assorties. Prosper porte un costume noir. Il est très élégant !

Les invités arrivent. En attendant que tous soient là, je mets de la musique. Tout de suite, mes amis commencent à danser le zouk, le tango, la valse. Il fait 30° à l'ombre ! Comme nous avons chaud, nous nous asseyons un moment pour nous désaltérer.

Tous mes amis sont là maintenant et nous passons à table. Comme je m'y attendais, mon plat a du succès car j'y ai ajouté une mangue verte coupée en petits cubes pour donner au plat une petite touche d'acidité. Tous en redemandent ! Je suis vraiment heureuse.

Alors que je m'apprête à servir le dessert, la musique s'arrête et un silence religieux envahit la pièce. Mon mari se lève et me tend un panier en osier. Je suis très émue ! Mon cœur bat la chamade. Je le prends, il est rempli de pétales de roses rouges dont l'odeur dégage un parfum subtil, légèrement sucré. Je ferme les yeux. J'ai l'impression d'être dans un champ de fleurs. Je plonge ma main dans ces pétales d'une douceur incomparable. J'en ressors une boîte et découvre un écrin en forme de cœur recouvert de velours rouge. Je l'ouvre et découvre un magnifique collier en or ainsi qu'un bracelet. Je retire mon collier de perles et le remplace par la nouvelle parure. Je m'admire dans le miroir. Je saute au cou de mon mari et l'embrasse sous les applaudissements et sifflements de joie des convives. J'en ai les larmes aux yeux, des larmes de joie bien sûr !

Après ce moment d'intense bonheur, nous dégustons le dessert à la noix de coco. J'ouvre ensuite les cadeaux des invités : de l'argenterie, du parfum, des produits de beauté, des plantes d'intérieur.

Pour finir la soirée en beauté, nous partons à la plage toute proche pour nous baigner. Les invités repartent. De retour à la maison, un bien-être m'envahit. J'embrasse encore Prosper et le remercie de m'avoir offert ce merveilleux cadeau.



JOURNAL D'UNE INFIRMIÈRE - JUIN 1915

[EXTRAITS]

La boîte à bonbons que je possède a appartenu à mon arrière-grand-mère. Elle soigna les malades de la Grande Guerre auprès de son père médecin...

Jeudi 15 juin 1915

Trois nouveaux blessés sont arrivés ce matin. Nous avons tout de suite amputé l'un d'eux. Il est ressorti sur des béquilles et est heureux d'avoir été sauvé.

Mais je n'ai toujours pas de nouvelles de mon grand frère qui se bat dans les tranchées.

Vendredi 16 juin 1915

Aujourd'hui c'est la journée de sortie des malades. Nous les accompagnons toutes les deux semaines dans un parc, juste à côté de l'hôpital pour qu'ils puissent un peu se divertir. Certains jouent aux cartes.

Samedi 17 juin 1915

L'homme que nous avons amputé est mort aujourd'hui. Sa jambe s'était infectée. Je me dis que nous sommes bien fragiles.

Dimanche 18 juin 1915

Aujourd'hui j'ai pu rentrer chez moi. Maman m'attendait avec un grand sourire et une lettre à la main. Mon grand frère va bien. Il dit être en bonne santé ; il pense avoir bientôt une permission. Je me demande comment il est possible d'être en bonne santé, moi qui vois tous les jours des soldats revenir des tranchées.

Augustin



UN BILLET VOYAGEUR

Je suis un billet de 20 escudos. J'ai été imprimé en 1964. Quelqu'un est venu me chercher dans une banque, puis je suis passé de main en main. Un vendeur m'a rendu comme monnaie ... jusqu'à ce qu'un homme me donne à Maria-Emilia, grand-mère de Dylan, à qui il achetait des oranges.

Emilia m'a déposé sur la table et Manuel, le grand-père de Dylan, m'a délicatement rangé dans un tiroir. Le grand-père de Dylan est né dans un hameau appelé Dornas. Il est rattaché au village de Bouro-Santa-Maria qui lui-même dépend de la ville d'Amares. Nous sommes dans le nord du Portugal, à une centaine de kilomètres de Porto. Ce hameau, entouré de champs, est composé uniquement de fermes. Aujourd'hui, la plupart sont inhabitées et il ne reste qu'une dizaine d'agriculteurs. La maison de Manuel se trouve dans le bas de la vallée. Pour atteindre le village de Bouro-Santa-Maria, il faut marcher deux kilomètres. En remontant cette vallée, on peut voir les cultures d'eucalyptus, de sapins et de pins.

Quelques commerçants animent ce village : un boulanger, deux bouchers, un poissonnier et même un coiffeur. On peut y trouver aussi une épicerie, plusieurs cafés ainsi que des restaurants. Une école maternelle et une école primaire permettent d'accueillir les élèves des hameaux alentour. Ce village possède surtout une très belle église baroque à laquelle est rattaché un ancien couvent où les grands-parents de Dylan se sont mariés et où Dylan a été baptisé lorsqu'il avait six mois. Ce couvent, tombé en ruine, a été restauré pour devenir une auberge cinq étoiles. Actuellement il est classé "monument historique" et seule une petite partie reste accessible aux visiteurs.

Manuel est l'aîné de sa fratrie. Il est allé à l'école jusqu'à 10 ans, après il a aidé ses parents en travaillant dans les champs. Plus tard il s'est marié avec Emilia et ensemble ils ont cultivé leurs terres. Un de ses frères est parti au Venezuela. Sa sœur, en revanche, est restée avec lui et ses parents.

Manuel avait un troupeau de vaches ainsi que des poules, des cochons et des lapins. Aujourd'hui, il ne lui reste que deux vaches, deux cochons et quelques poules. Dans ses champs, il cultivait maïs, carottes, pommes de terres, tomates, potirons, salades et choux. Il réservait une partie de ses récoltes à la consommation familiale, l'autre était vendue. Le reste servait à nourrir les animaux : chou pour les poules, potiron pour les cochons. Manuel et Emilia faisaient les foin. Ils possédaient de nombreuses vignes. Les vendanges avaient lieu en septembre. Une fois le vin mis en fût, le reste était vendu.

Grâce à sa production, la famille pouvait vivre de façon quasi autonome.

Manuel se levait à cinq heures du matin pour donner à manger aux vaches et s'occuper des autres animaux. Il rentrait manger une soupe puis repartait jusqu'à l'heure du déjeuner. Ensuite il labourait jusqu'à 20 heures. Heureusement, en ce temps-là, le village était plus peuplé et le paysan avait toujours une employée à la maison et parfois des ouvriers payés à la journée.

Emilia s'occupait de la maison, de l'éducation de leurs filles Rosa et Adélaïde, et vendait au bord de la route la récolte d'oranges, de clémentines et de citrons.

C'est ainsi que moi, billet de 20 escudos, je suis arrivé dans la famille du grand-père de Dylan. Aujourd'hui, je suis en France. En effet, Valdemar, le papa de Dylan, y est venu en 1970... sur un coup de tête. C'est à la suite d'une dispute avec son père qui refusait de lui acheter un pantalon qu'il a décidé de quitter le pays. Il a alors délaissé les champs pour gagner sa vie, ne dépendre de personne et pouvoir s'acheter ce dont il avait besoin. Adélaïde, qui avait toujours rêvé de venir en France, l'a rejoint en 1979. Avant son départ, elle a ouvert le tiroir et m'a glissé dans son porte-feuilles ...en souvenir du pays.

Toute la famille reste attachée à ses racines ; c'est pourquoi la famille de Dylan retourne régulièrement au Portugal. ³⁵

Dylan



LA CHAISE DE MON ENFANCE

Je possède une chaise en bois qui appartenait à mon arrière-grand-père. Celui-ci était surveillant chef à la maison d'arrêt de Metz, en Moselle. Un jour de 1949, il avait demandé à un prisonnier, qui était menuisier, de fabriquer une petite chaise pour l'offrir à sa fille, ma grand-mère, pour ses 4 ans. Cette chaise est en bois clair. Sur son dossier on devine encore les marques d'une grappe de raisin gravée et colorée.

Cette chaise a servi à tous les enfants de la famille. Ma grand-mère aimait l'utiliser pour faire ses devoirs, dans sa chambre. Un événement important de sa vie s'y rattache, elle a failli perdre la vie alors qu'elle avait huit ans, lors de vacance, dans le Bugey, une région située à l'est de Lyon. Lors d'une promenade à flan de montagne, elle glissa du haut d'une corniche et son père la rattrapa in extremis par la main afin qu'elle ne tombe pas dans le ravin. Heureusement ! De retour à la maison, elle s'assit sur sa petite chaise pour pleurer car elle avait eu de très fortes émotions.

À son tour, mon père a hérité de cette chaise. Quand il était petit, il l'emmenait partout en vacances. Il ne voulait jamais s'en séparer. Puis cette chaise a suivi la famille au cours de ses déplacements à Marseille, puis à Bourg-en-Bresse.

Lorsque je suis née, papa est allé la chercher et l'a ramenée à Paris. Je me la suis tout de suite appropriée. J'adorais cette chaise qui était à ma hauteur. Je m'y asseyais lorsque je dessinais. Maintenant, c'est ma soeur de 7 ans qui aime s'asseoir sur cette chaise.

Je ne l'ai pas encore dit à mes parents, mais j'espère en hériter un jour. Ainsi, je pourrai continuer cette chaîne qui nous relie à mon arrière-grand-père. Il a aujourd'hui disparu, mais cet objet est le lien qui nous rattache à notre ancêtre. Penser à lui à travers cet objet, c'est peut-être une manière de l'avoir parmi nous.

Romane



LES FRUITS DU SÉNÉGAL

Nous sommes au Sénégal, à Dakar, en 1986. J'ai 16 ans, j'habite le quartier de la Médina, à l'ouest de Dakar. Je suis encore écolière. Toutes les fins de semaine, j'accompagne mes soeurs au marché. Mais aujourd'hui dimanche, il faut faire davantage de courses car la famille et des amis viennent nous rendre visite. Et je dois préparer le repas.

Je pars au marché Tilène, très connu dans le quartier, car on y trouve absolument tout. À l'extérieur, il y a les étals de fruits et légumes, mais aussi des vêtements. Les stands sont disposés sans ordre particulier. Les marchands, assis ou debout, hèlent de façon avenante les clients en vantant leurs marchandises. Ce marché est très coloré, particulièrement les stands de vêtements et de bijoux. L'intérieur est plutôt réservé aux spécialités cuisinées et aux épices, mais on trouve aussi des ustensiles de cuisine, des bijoux, des livres et des tissus.

Pour le repas de ce dimanche, j'ai choisi, comme entrée, une salade de légumes. Le plat principal sera du "tchep", poulet au yassa, une sauce aux oignons servie avec du riz blanc. Pour le dessert, je vais préparer des beignets et une mousse de carrosol accompagnée de fruits bien frais. Une grande variété de fruits s'offre à moi. Une maraîchère me tend des mangues vertes qui viennent de Casamance au sud du Sénégal et que l'on déguste en tranches, saupoudrées de sel et de piment. C'est un régal. On y trouve aussi des papayes à chair rose, des goyaves, des mads qui contiennent de grosses graines, mais dont on savoure la pulpe mélangée à du sucre. Finalement, pour accompagner ma mousse, je choisis un ananas, quelques oranges, des papayes, des bananes et des goyaves.

Avant de quitter le marché, ma sœur commande un jus de bissap, breuvage élaboré à partir de fleurs aux pétales rouges en infusion. Cette boisson un peu acidulée est très désaltérante. Je prends un jus de gingembre. C'est un peu piquant, mais j'y suis habituée.

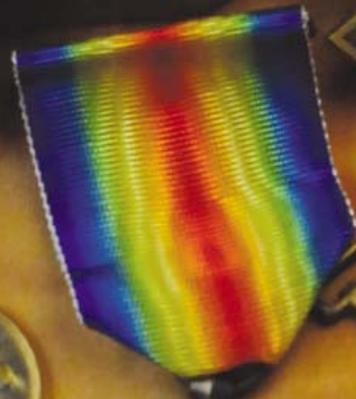
Nous quittons le marché car je dois préparer le repas. Il fait une chaleur accablante.

Je mets l'une de mes plus belles robes, celle dont les tissus de couleur marron sont brodés de motifs dorés. Elle a été entièrement confectionnée à la main. Je la porte avec des bijoux en or.

Les invités ne tarissent pas d'éloges sur mon repas. Je sers le thé et toute la soirée nous discutons de choses et d'autres.

Cette robe que je porte ce soir, je la donnerai plus tard à ma fille, car pour moi, elle représente vraiment mon pays, le Sénégal.

Mariame



MERRY CHRISTMAS

Je m'appèle Roger Gueritte, et j'ai fait mon service militaire en 1912. À cette époque, le service militaire durait 2 ans. J'entre au 12^{ème} régiment d'artillerie à Vincennes. Mais le service fini, la guerre commence. Je regagne mon régiment dans l'Est de la France à Saint-Dié où je suis nommé maréchal des logis chef.

En novembre 1914, nous partons vers la Belgique pour stopper l'avancée des troupes allemandes. Les mouvements sont difficiles car les routes sont défoncées et les changements de position sont très fréquents. Les nuits sont glaciales, les hommes et les chevaux souffrent.

Pendant un des combats, mon cheval que je nomme "Désagrégation" meurt sous moi suite à l'explosion d'un obus. Mais en même temps je suis blessé. Une fois soigné, je dois retourner au combat. La guerre de mouvement a pris fin. Nous défendons maintenant nos positions dans des tranchées.

En janvier 1916, nous sommes envoyés à Verdun, plus tard, on dira " l'Enfer de Verdun ". Le 21 février est déclenché la plus puissante attaque que la guerre ait connue jusqu'alors. Nos neuf batteries entrent dans la fournaise. Nuit et jour, sans repos, sans sommeil, les " servants " c'est-à-dire les tireurs sont à leurs canons, méprisant le froid, les bombardements ennemis, les gaz asphyxiants et la mort. Nous tirons 200 obus par pièce d'artillerie et par jour. Le 18 mars, après trois semaines d'intenses combats, notre régiment est relevé, mais nous avons perdu beaucoup de nos camarades : 17 officiers et 120 hommes de troupe sont morts. Nous enchaînons avec la Somme, la Lorraine et l'Alsace jusqu'au 25 octobre 1918, date de notre ultime combat. Dans mon régiment, au total, 289 soldats ont laissé leur vie.

Le 6 novembre les combats cessent, la résistance des Allemands est brisée. Ils battent en retraite sur tous les fronts.

En 1918, après 6 ans sous les drapeaux, je rentre chez moi sain et sauf. Je serai plusieurs fois décoré. Mon régiment a obtenu quatre citations à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite au cours de la campagne. Je lis celle reçue lors de la bataille d' avril 1916 : "Le 12ème régiment d'artillerie, sous le commandement du chef d'escadron B. a soutenu l'infanterie sous un bombardement des plus violents et en dépit de pertes très sérieuses a rempli sa mission jusqu'au bout et a largement contribué au succès de nos armées".

Les objets que mon arrière-petite-fille a en sa possession sont ma plaque militaire avec mon nom et l'année d'entrée dans le régiment, ainsi que ma croix de guerre. Elle possède aussi un objet qui m'a été offert en souvenir de la Grande Guerre.

L'objet que je considère le plus rare ne faisait pas partie de la panoplie du soldat français. Il s'agit d'une boîte en cuivre d'origine anglaise sur laquelle est gravé le portrait de la princesse Mary, fille du roi Georges V. Elle contenait à l'origine du tabac et un briquet pour les fumeurs, un stylo et des bonbons pour les non-fumeurs, des bonbons et des épices pour les troupes indiennes ou du chocolat pour les infirmières, ainsi qu'une photo de la princesse et une carte de vœux. Elle avait été offerte par la Nation anglaise aux marins et aux soldats britanniques pour leur premier Noël passé hors du pays. Merry Christmas ! C'est pour cette raison qu'on peut lire sur le cartouche du haut "Empire britannique" et en bas "Noël 1914". Le nom des deux grands alliés du Royaume-Uni, - la France et la Russie, est inscrit à gauche et à droite, et celui des autres pays alliés - Belgique, Japon, Monténégro et Serbie est visible dans les angles. À l'intérieur, une inscription est marquée à l'encre : "Souvenir de M. L. Marles-les-Mines, 1915". Je sais seulement qu'à cet endroit, en Artois, les troupes anglaises s'installèrent et que durant toute la guerre, Marles servit de lieu de cantonnement aux troupes alliées en repos.

Margaux



AVANT L'INVASION SOVIÉTIQUE

Cette pierre a été rapportée par mon père. Elle provient d'Afghanistan où il vivait avant de s'installer en France. J'ai d'autres objets de ce pays, mais cette pierre est pour moi un symbole unique.

Voici ce que mon père m'a raconté :

"L'Afghanistan que tu vois aujourd'hui à travers la télé n'est pas l'Afghanistan que j'ai connu. Avant l'invasion soviétique, la vie était facile et les gens étaient libres. Ils avaient l'habitude de s'habiller en jean. Les femmes s'habillaient parfois avec des mini-jupes et elles portaient le foulard seulement si elles le souhaitaient. Mais aujourd'hui les femmes portent le foulard par peur ou pour se protéger.

Au lycée à Kaboul, je faisais beaucoup de sport : du volley-ball ou du foot sur un grand terrain. Je pratiquais aussi la lutte et la boxe. Après les cours, nous avions l'habitude de sortir entre amis. Nous allions souvent au cinéma et nous allions parfois dîner au restaurant. Je me souviens de nos coutumes, de nos traditions et de nos fêtes que l'on célébrait en costumes traditionnels.

Les enfants s'amusaient avec des cerfs-volants. Il y avait des concours de cerfs-volants qui pouvaient durer toute la journée.

À l'époque, il n'y avait pas beaucoup d'immeubles dans la capitale. Je vivais moi-même dans une grande maison avec un jardin. Il y avait des petits magasins et beaucoup de petites échoppes."

Wajma



L'ŒUF DE MÉMÉ.

Ma grand-mère vivait au Maroc, seule avec son père, ingénieur dans les bâtiments. Ils vivaient dans une belle demeure blanche ornée de piliers qui soutenaient un balcon et composée de six chambres. Une piscine et un parc entretenus par un jardinier agrémentaient cette somptueuse bâtisse. Bien que ma grand-mère ait perdu sa mère, tuée dans une fusillade, alors qu'elle n'avait que trois ans, elle menait une vie heureuse auprès de son père. Mais lors de l'indépendance du Maroc, en 1954, le climat changea. Les Marocains qui travaillaient pour eux se faisaient insulter.

Un jour, un drame se produisit : le chien de la maison fut abattu. S'ensuivirent d'autres crimes : le meurtre du jardinier, puis celui du mari de la femme de ménage. Après ces tragiques événements, mon arrière-grand-père décida de quitter le pays et de rejoindre la France, son pays d'origine. Le père et la fille plièrent bagage et se rendirent sur le port où attendait le bateau en partance pour la France. Mais alors qu'ils s'apprêtaient à gravir la passerelle, un cri retentit. Un homme tomba à terre, ensanglanté. Mon arrière-grand-père poursuivit le meurtrier et le rattrapa. Pour le remercier, l'épouse de l'homme assassiné lui offrit un œuf en porcelaine qu'il glissa dans sa valise.

Cet œuf est resté jusqu'à aujourd'hui le symbole de ce départ lourd de souvenirs malheureux.

Alan



LA PREMIERE FOIS

- Pépé, tu sais, j'étais petite quand mémé nous a quittés. Je me souviens qu'elle était gentille, elle me donnait toujours des bonbons ou des gâteaux en cachette car maman ne voulait pas que je mange avant les repas. Quand elle me prenait sur ses genoux, elle sentait l'eau de Cologne et elle m'embrassait dans le cou en faisant du bruit, cela me faisait rire. Dis, pépé, peux-tu me parler de mon arrière-grand-mère ?

- Ah, ton arrière-grand-mère était une femme formidable, que j'aimais par-dessus tout. Elle est restée aussi belle que lorsqu'elle avait 20 ans.

- Comment vous êtes-vous connus ?

- C'était en 1944, alors que je m'étais engagé dans le maquis, je montais la garde à l'école de Souillac, près de Tulle, lorsque soudain, j'ai aperçu au loin une bande de cinq copines dont elle faisait partie. Mais je l'ai trouvée différente des autres. Elle était jeune, tu sais, elle n'avait que 16 ans. À l'époque, elle travaillait dans une usine qui fabriquait des obus.

- Votre amour était plus fort que tout ?

- Absolument ! Cinq mois plus tard, nous nous sommes mariés en Corrèze. Ensuite nous sommes partis dans la Nièvre. Te rappelles-tu la maison avec ce grand jardin ? Nous avons installé une petite piscine gonflable et lorsque tu étais petite, tu y passais ton temps quand il faisait chaud.

Dans le temps, avec ton arrière-grand-mère et les enfants, nous aimions être en famille. Nous allions chercher des escargots après la pluie. Ensuite, ton arrière-grand-mère les faisait dégorger, préparait la sauce à base de beurre, d'ail et persil, et nous nous régaliions. Mémé n'en mangeait pas, ça la dégoûtait. C'était d'ailleurs une excellente cuisinière. Elle avait l'art de concocter plein de petits plats simples mais toujours délicieux. En revanche elle n'aimait pas faire les gâteaux ... à notre grand regret.

- Cette montre lui appartenait-elle ?

- Oui, je la lui ai offerte le jour de ses 50 ans. Ton arrière-grand-mère n'aimait pas les montres-bracelets. J'ai donc cherché, dans la plus belle bijouterie de la ville, une montre avec une chaîne. En réalité, j'étais content de moi car c'est la première fois que je choisissais seul un cadeau pour mon épouse. La plupart du temps c'est ta grand-mère et mes belles-filles qui avaient des idées.

Nous avons fêté son anniversaire dans notre maison de la Nièvre. Toute la famille était rassemblée. Nous avons mangé dans le jardin et bien sûr, c'est ton arrière-grand-mère qui avait cuisiné. Au moment du dessert, nous lui avons offert les cadeaux et c'est le mien qui a eu le plus de succès. Tout d'abord, elle n'a pas cru que je l'avais choisi tout seul mais après l'avoir convaincue, elle était très émue et a versé une petite larme. C'était un très beau bijou qu'elle n'a jamais quitté.

- Et maintenant à qui appartient ce bijou ?

- Il est à ta grand-mère. Ensuite c'est ta mère qui le gardera et il te sera confié plus tard.

- Pépé, je te promets d'en prendre soin.



PASSANT, SOUVIENS-TOI !

- Papy, si nous faisons une partie de nain jaune ? "

- Si tu veux, Lorenzo! "

Lorsque je passe mes vacances chez mes grands-parents, je joue souvent à des jeux de société dont le nain jaune, autrefois appelé "lindor". J'aime particulièrement ce jeu parce que ma famille se le transmet de génération en génération et qu'il appartenait déjà à l'arrière-grand-mère de mon grand-père depuis 1880 environ ! Ce jeu en bois aux jetons en nacre est toujours en assez bon état grâce aux recommandations des ancêtres à tous les enfants qui l'ont manipulé. Il a un caractère un peu sacré qu'on respecte par-dessus tout pour son ancienneté.

Mon grand-père dit que si ce nain jaune pouvait parler il aurait des tonnes d'histoires à raconter, celles qu'il a entendues pendant ses parties

- 10 sans Valet.

- Valet - Dame qui prend ! Sans Roi.

- Avec qui jouais-tu à ce jeu quand tu étais petit, Papy ?

- Je jouais surtout avec ma mère, mais je me souviens qu'un jour j'y ai joué pendant toute une soirée avec ma soeur Marthe. Elle essayait de me faire un peu oublier les émotions de la journée !

- Qu'est-ce qui s'était passé, Papy, ce jour-là ?

- J'avais 12 ans, c'était pendant l'occupation allemande. Nous habitons à la campagne sur les hauteurs de Nice, mais ce jour-là, il s'agissait du 4 juillet 1944, ma soeur devait faire quelques achats en ville et je l'avais accompagnée. Arrivés place Masséna, au bout de l'Avenue de la Victoire - aujourd'hui avenue Jean Médecin - il y avait un attroupement ; et bien malgré moi, j'ai assisté à la pendaison de deux maquisards : Seraphin Torrent et Ange Grassi. Je les ai vus pendus à des lampadaires placés à l'angle des arcades.

- Mais pourquoi les avait-on pendus ? Qui étaient ces personnes ? Qu'avaient-elles fait ?

- Tu sais, c'était la guerre, un sous-officier ennemi venait d'être exécuté et les Allemands avaient arrêté une soixantaine d'hommes pour trouver les coupables. En représailles, ils pendirent ces deux partisans de 32 et 40 ans qui étaient cultivateurs. Ils canalisèrent les passants et les obligèrent à défiler devant leurs corps. Spontanément des passants jetèrent des fleurs sur les lieux même du supplice.

- Dis Papy, c'est horrible ce que tu as vu ce jour-là. Je comprends que tu t'en souviennes...

- Nous étions très choqués, tu sais, et nous sommes partis en courant par les raccourcis pour rentrer chez nous. Le pire, c'est qu'en chemin des amis de notre famille, des F.F.I. des résistants des Forces Françaises de l'Intérieur, nous ont fait monter dans leur Traction-Avant pour nous raccompagner ; mais sur la route la voiture fut prise pour cible par des tirs de mitraillettes. Nous n'avons pas attendu la riposte, ma soeur et moi avons déjà disparu sous les sièges. C'était une "chemise noire", un Italien d'extrême-droite caché sur le toit d'une maison qui avait tiré. Il fut tué par une rafale en pleine poitrine.

- À toi de jouer Papy...

- Roi qui prend, j'ai gagné !

Mon grand père m'a amené sur les lieux du supplice où des plaques rendent hommage à Séraphin Torrent et Ange Grassi. On peut lire au bas de chacune d'elles :

"Franc-tireur partisan français F.F.I. fut pendu ici le 7 juillet 1944 et resta exposé pour avoir résisté à l'opresseur hitlérien. Passant, incline-toi, souviens-toi".



N'OUBLIE JAMAIS

Maman est née en 1968, le 8 mars. Nous sommes dans un petit village se nommant Banganté, à l'ouest du Cameroun, à proximité de la grande ville de Douala.

Toute petite, alors qu'elle n'avait que 10 ans, elle devait se rendre quotidiennement aux champs. Elle se levait alors à 6 heures du matin, enfilait un pagne, une espèce de longue robe et s'en allait travailler. Le seul outil agricole dont elle disposait était une houe. Ce champ proche de la maison familiale lui permettait de revenir pour les repas. Elle cultivait des cacahuètes et de l'igname, un légume qui est fréquemment utilisé pour faire quelques plats camerounais. Travailler aux champs est très pénible à cause de la chaleur et on peut se blesser avec l'instrument agricole. Pendant les vacances maman aidait grand-mère à vendre les récoltes du jour précédent au marché où des femmes, en majorité, assises sur le sol, présentaient un grand panier où était déposé le produit de leur récolte.

Malgré l'abandon de sa famille par mon grand-père, ma grand-mère, pourtant éprouvée, gardait tout de même espoir et continuait avec beaucoup de courage, à élever ses enfants. Maman n'avait que 9 ans lorsque son père est parti, délaissant aussi son frère et sa sœur âgés de 10 et 11 ans. Seules les filles travaillaient aux champs. Maman a été en partie élevée par sa grande soeur qui devait s'occuper en plus de deux cousines. Ma mère est partie du Cameroun pour aller en Espagne où elle a vécu 5 ans. Avant qu'elle ne quitte son pays, les gens du village avaient organisé une petite fête avec toute la famille. Ils lui ont offert en souvenir une statuette pour qu'elle n'oublie jamais le village.

Ma mère a rencontré mon père quelques années après son arrivée en France. Ils se sont mariés et ont eu trois enfants. Ma mère a fait venir ensuite ma grand-mère en France.

Aujourd'hui, cette statuette se trouve dans l'armoire du salon qui décore la maison.

Wilfrid



ARMÉNIE - RUSSIE - GÉORGIE - PARIS

Nous possédons ma famille et moi, un "Sayat Nova" nommé aussi "kamânche". Sayat Nova est en réalité le nom d'un poète arménien très connu du milieu du XVIII^e siècle, qui fut troubadour à la cour du roi Irakli II de Géorgie. Mais il tomba amoureux de la sœur du monarque et par sentence royale, il dut devenir moine. Il aimait accompagner ses poèmes du "kamânche", un instrument à cordes de la famille de la vielle très utilisé en Arménie, et dans tout le Caucase, en Géorgie et jusque'en Iran. Le kamânche est souvent soutenu, encore de nos jours par des flûtes et un tambourin. Ces instruments, miniaturisés, me rappellent l'Arménie, le pays de mes ancêtres.

Mon arrière-grand-père, en effet, était d'origine arménienne. Ses parents ont quitté la région de Kars, en Turquie, pour se réfugier en Russie afin d'échapper au génocide des Arméniens. Pendant le parcours, leurs deux filles, âgées de quelques mois n'ont pas survécu.

C'est donc en Russie que naquit, le 21 novembre 1926, Alexis Mchitarian, mon arrière-grand-père. La famille y vécut dix ans, puis elle émigra ensuite dans la province de Géorgie qui faisait à l'époque partie de l'URSS. Alexis apprit, à 14 ans, le métier de cordonnier et il prit des cours de parachutisme, sa passion.

En 1950 il se maria avec Rosa qui attendait un enfant, lorsqu'en 1951, il fut emprisonné à Magadan, qui se situe à l'extrême est de l'URSS sur la mer d'Okhotsk. À l'époque de Staline, c'était un des centres de transit des prisonniers du Goulag. Il règne, dans cette ville totalement isolée, un climat extrêmement froid. Ce centre faisait partie du territoire de la Kolyma, où des milliers de personnes furent déportées sans raison ni procès. Alexis fut donc condamné sans motif à 25 ans de prison.

Apprenant cette nouvelle, son père, déjà atteint d'un cancer, mourut dans les deux mois. Personne ne devait aller voir les prisonniers. Mais Rosa, enceinte, brava l'interdiction et fit le très long voyage pour lui rendre visite. Alexis n'avait pas le droit de prononcer le nombre d'années que devait durer sa peine. Mais il trouva une astuce et dit à Rosa : "Si le bébé est une fille, achète lui 25 robes et si c'est un garçon, achète lui 25 chemises". Rosa comprit le message. Elle s'en retourna en Géorgie et accoucha d'une fille, ma grand-mère Juliette, née en 1952.

Or, dans les années qui suivirent la mort de Staline en 1953, les prisonniers du Goulag furent relâchés. Mon arrière-grand-père, lui, retrouva la liberté en 1955. Il n'avait finalement passé que 4 années en prison au lieu de 25 ! Beaucoup de livres, constitués de témoignages, parurent sur ce qu'avaient enduré les victimes de la répression sous Staline. Alexis et Rosa eurent deux autres enfants et Alexis reprit son travail de cordonnier. Ils vécurent ensuite le reste de leur existence en Géorgie. Mon bisaïeul mourut en 1995 et Rosa en 2007.

Juliette, ma grande-mère a eu trois enfants avec son mari Rafael. Maman est la cadette. Elle se souvient avec nostalgie de son enfance, des paysages montagneux de la Géorgie, du parc Mziouri à Tbilissi dont elle aimait les nombreux manèges et les statues. Elle me parle parfois de la place Roustavéli. Elle me raconte que lors des fêtes, les hommes portaient une longue tunique brodée par-dessus un large pantalon court et les femmes étaient vêtues d'une longue robe légèrement évasée avec une petite traîne.

Maman me raconte aussi que beaucoup de peuples se côtoient en Géorgie et qu'ils parlent des langues différentes. Il y a surtout des Géorgiens, des Russes et de nombreux Arméniens. C'est donc tout naturellement que ma famille et moi parlons ces langues. Les musiques arménienne et géorgienne sont très rythmées. On se laisse porter par la musique qui nous incite à danser. On dit aussi qu'un bon Arménien doit savoir s'amuser et bien cuisiner. La cuisine arménienne est très épicée. Chaque mère transmet à son enfant son savoir-faire. Ma mère m'a appris à faire des dolmas, c'est-à-dire des choux farcis, des baklajans, des aubergines farcies aux noix et aux épices, des tjadi, des galettes de farine de maïs avec du fromage.

Actuellement l'Arménie et la Géorgie ont de nouvelles frontières. Je suis déjà allée une fois dans ces deux pays car j'y ai encore de la famille. J'aimerais y aller plus souvent, mais je n'ai pas l'intention de m'y installer définitivement car j'aime beaucoup Paris et la France qui est devenue mon pays.



UN VIEUX VÉLO, UNE MUSETTE ET UNE PETITE LAMPE À PÉTROLE

Mon père possède une lampe à pétrole qui lui a été donnée par sa mère, ma grand-mère, qui elle-même l'a héritée de son père, mon arrière-grand-père. Voici l'histoire de cette lampe que mon père m'a racontée :

Pendant la seconde guerre mondiale, mon arrière-grand-père était chauffeur de camion dans une cimenterie. Un jour de 1943, les Allemands, qui occupaient la France, ont réquisitionné mon arrière-grand-père et son camion afin de ramener des soldats allemands de Charente-Maritime en Allemagne.

Il avait très peur d'aller si loin et de ne jamais revenir. Alors arrivé à Nevers, il a imaginé une manoeuvre pour échapper aux Allemands :
En donnant un coup de volant brusque, il a renversé le camion dans un fossé. Profitant du faux accident, il s'est échappé et a couru droit devant lui, longtemps, jusqu'à trouver un énorme tas de fagots dans lequel il s'est caché toute la nuit.

Au petit matin, voyant qu'il n'était pas pourchassé, il s'est dirigé vers une ferme. Les fermiers, très gentils, lui ont offert un vieux vélo pour rentrer chez lui ainsi qu'une musette avec du pain pour se nourrir et une lampe pour s'éclairer la nuit pendant le trajet.

Vincent



REDAA DE DJERBA

On me nomme Redaa : je suis un tissu de soie rose aux quadrillés rose foncé, rose clair et blanc avec des broderies de fils d'or et d'argent. On me porte sur une chemise [sourriya] qui peut être de couleurs, matières et motifs variés. Ses manches [kmams] peuvent être aussi différentes les unes des autres. La chemise sur laquelle on me porte est en satin rose, décorée de motifs de fleurs, ses manches agrémentées de décorations diverses sont en organza rose. Les femmes mariées me portent surtout lors des mariages mais aussi dans la vie quotidienne, car par tradition chaque femme qui se marie en reçoit plusieurs. Ce costume est typiquement djerbien. Comme vous l'avez deviné, je viens de Djerba, une île au sud-est de la Tunisie et plus précisément d'El May, un petit village au centre de l'île qui compte environ 5000 habitants sur environ 34 km².

J'appartiens à la grand-mère paternelle de Sabrine, Temouimen, qui a 59 ans. Elle est née en 1949.

Celle-ci a commencé à travailler dans l'agriculture à 14 ans. Elle s'est mariée avec un Djerbien, qui dès son plus jeune âge a passé la frontière et a émigré en France avec son frère. Dès son arrivée, il a travaillé dans l'agriculture, domaine dans lequel il était doué, puis dans des usines. Il a aussi été plombier puis épiciier dans différents arrondissements de Paris. Il s'est finalement fixé dans le Xe arrondissement. Ces différents emplois exercés durant sa jeunesse lui ont permis de faire vivre les siens. Quand il retournait au pays, il rapportait à sa petite famille beaucoup de cadeaux, des parfums et des vêtements pour sa femme, des jouets (vélo, trottinette, jeux) ainsi que des affaires scolaires pour ses enfants. Puis il a arrêté de travailler en France, il y a un an. Sa femme et lui sont partis à la Mecque avant de revenir définitivement en Tunisie afin de vivre à Djerba. Maintenant ils travaillent comme agriculteurs et éleveurs, et possèdent plusieurs terrains qu'ils ont pu acheter dans l'île depuis longtemps.

J'appartiens à Temouimen depuis son mariage, en 1966. Mes ancêtres existent depuis des siècles, je ne peux même pas en préciser la date ! Temouimen me porte plutôt à l'occasion de mariages, car elle a beaucoup de redaa's moins élaborés pour la vie quotidienne. Nous, redaa's, sommes souvent portés avec une ceinture de laine blanche (hzam) et sommes fixés avec des broches (khlal)s en forme de coq ou d'aigle, en or, en argent ou autre métal.

Cet ensemble sert à me maintenir avec la sourriya, mais la façon de le porter varie selon la ville dans laquelle nous sommes. À El May, la ceinture (hzam) ne se porte que dans les mariages. Ainsi, lorsque les femmes se mettent à danser, je ne me soulève pas. On m'attache au niveau du cou avec un foulard (Arbatt el hong).

Pour se protéger du soleil, les femmes se mettent sur la tête un chapeau de paille (zhélala).

On peut m'associer à divers bijoux, colliers ou bracelets. Ici, je suis associée à un collier en or et trois pendentifs : le Coran symbole de l'islam, l'œil qui protège de la mauvaise vue des gens et la main de Fatma qui symbolise la protection. Le collier et les pendentifs appartiennent à Sabrine ; elle les a reçus de ses parents à la naissance. On me met aussi avec une montre en or qui appartient à la mère de Sabrine. Moi, la chemise, le collier et la montre sont des objets très importants pour Sabrine car nous appartenons à sa famille. Aussi voudra-elle les conserver pour les transmettre aux générations suivantes. Élevés au rang de souvenirs, nous resterons gravés dans le cœur de cette famille qui n'oubliera pas ses racines et gardera ainsi la mémoire de ceux qui, aujourd'hui disparus, nous ont possédés.

Sabrine



AVOIR 13 ANS

Avoir 13 ans en 1936 au Maroc et 13 ans en 2009 en France ! Je ne me rendais pas compte à quel point les modes de vie étaient aussi différents avant d'interroger ma grand-mère, Mimouna.

Nous sommes en 1936, Mimouna vit à l'Est du Maroc, près de la ville d'Oujda dans le petit village d'Hazari. Presque tous les jours de la semaine, le matin, un grand marché s'installe devant sa fenêtre. Petite, elle a souvent eu l'occasion d'entendre les vendeurs vanter leur marchandise. Depuis l'âge de 10 ans, Mimouna s'occupe des animaux et travaille aux champs ; elle n'est jamais allée à l'école.

Tous les jours, elle se lève à 6 heures. Elle nourrit les vaches ainsi que les ânes. S'il lui reste du temps, elle s'occupe des animaux des voisins. Ensuite, elle se rend au champ qui se situe à environ 4 km du village. Pour cela, elle prend tout d'abord un transport collectif puis doit marcher jusqu'au champ. Elle monte à l'arrière de la voiture et s'assoit. La route est remplie de nids de poule et de gravas. Le trajet est loin d'être confortable...

Pour le travail au champ, elle utilise des instruments agricoles rudimentaires comme sa houe qui n'est qu'un simple bout de bois auquel est accroché un vieux morceau de ferraille... Mais elle se débrouille avec. Elle cultive des légumes, des carottes et des oignons. Parfois une de ses amies l'accompagne mais, le plus souvent, elle travaille avec sa grande sœur de 17 ans.

À midi, elle rentre à la maison sous une chaleur accablante. Elle mange du couscous, le plat traditionnel. Puis elle retourne au champ jusqu'à 17 heures, moment de la cérémonie du thé qui la libère enfin de son épuisant travail d'agricultrice. Elle prépare avec une amie le thé avec de la menthe fournie par une voisine. Lorsqu'elle n'en a pas, elle utilise la Chiba, une plante médicinale.

Toute la famille est maintenant réunie et s'assoit sur le sol ou bien, à la même hauteur, sur de petites banquettes.

Cette "cérémonie du thé" est un moment animé où les conversations s'entrecroisent, un espace d'échanges où l'on évoque tous les petits événements survenus dans la journée, où l'on parle des gens rencontrés et où l'on discute aussi de politique. Pour Mimouna, ce moment chaleureux et familial, seul moment de repos dans sa journée, lui apporte un peu de répit et de bonheur.

Je ne me rendais pas compte que la vie de ma grand-mère avait été aussi dure. Moi qui ai une vie si facile ! Tous les jours, en effet, j'ai la chance d'aller à l'école pour étudier et de pouvoir jouer avec mes amies. Et surtout je ne fais pas un travail aussi épuisant que celui de ma grand-mère !

En effet, moi, à 13 ans, en 2009, en France, je peux mettre les pieds sous la table : tout est prêt ! Je n'ai pas à me soucier du quotidien ! Je réalise que j'ai de la chance et que, pour moi, tout est simple lorsque je compare ma vie à celle de ma grand-mère.

Nadia



Passe-port à l'Intérieur,
valable pour un an.

Paris

M. de ...

Invoitons les autorités civiles et militaires
de faire circuler d'office
des passe-ports de ce genre



D'ARGENTINE EN FRANCE - CARNET D'HÉLOÏSA C.

[EXTRAITS]

29 juin 1966, Buenos Aires, Argentine.

Après quelques années de relative paix sociale, les rumeurs de coup d'État sont confirmées : les militaires ont renversé le gouvernement civil et installé au pouvoir une junte militaire avec à sa tête le commandant en chef de l'armée, Juan Carlos Onganía. Nous vivons des heures difficiles et le futur est incertain. Je pense que mettre par écrit, aussi souvent que possible, quelques notes sur ce qui se passe me permettra de réfléchir et aussi de garder une trace. Mais je me demande si ce n'est pas trop dangereux car je tremble à l'idée que mon carnet puisse tomber dans de mauvaises mains.

13 juillet 1966, Buenos Aires, Argentine.

Je ne suis pas superstitieuse mais aujourd'hui, vendredi 13 juillet, l'armée est entrée dans les locaux universitaires, tard dans la soirée. La faculté de Sciences exactes de Buenos Aires a été la cible principale. Ils ont formé une haie à la sortie de la faculté, obligeant les enseignants à passer par là et ils les ont frappés à coups de matraque. Au même moment Eduardo était en train de faire son cours de psychologie sociale à la faculté de psychologie quand là aussi l'armée est entrée. Heureusement, il a réussi à sortir par la fenêtre avec d'autres collègues et étudiants.

16 juillet 1966, Buenos Aires, Argentine.

En réponse à l'agression militaire un large mouvement de protestation s'est constitué, composé d'universitaires qui décident massivement de démissionner de leurs postes. À ce jour, 1200 enseignants ont démissionné dans tout le pays.

18 juillet 1966, Buenos Aires, Argentine.

J'accompagne Eduardo au Rectorat, où il va déposer personnellement sa lettre de démission. Nous croisons de nombreux enseignants qui font de même. Nous allons nous installer en ville, comme psychologues.

15 septembre 1966, Buenos Aires, Argentine.

L'armée contrôle tout. Les médias sont censurés, les locaux politiques et syndicaux ont fermé. Adieu l'autonomie universitaire admirée dans toute l'Amérique latine : l'Université est dirigée par les militaires qui prétendent vérifier et orienter les programmes d'étude. Les facultés fonctionnent avec des enseignants qui ont accepté de collaborer. La nuit du 13 juillet a été appelée "la nuit des longs bâtons" ce qui évoque fortement celle des "longs couteaux" qui ont eu lieu en Allemagne en 1934. Ce nom rappelle sans doute la violence émanant de la dictature. Comment et par qui est venue cette dénomination ? On ne le sait pas. Mais l'évocation des débuts du nazisme n'est pas bien rassurante.

20 décembre 1966, Buenos Aires, Argentine.

Fin d'année morose. Notre activité professionnelle en libéral se poursuit, mais Eduardo ressent fortement le manque de ses cours universitaires, et il regrette beaucoup les échanges avec ses étudiants.

22 janvier 1967, Buenos Aires, Argentine.

Malgré tout, la vie continue, c'est l'été et nous partons en vacances à la plage la semaine prochaine pour un mois avec nos enfants. Laura a bientôt 3 ans ; elle ira à la maternelle à la rentrée et Mateo commence à marcher. J'attends avec impatience les vacances loin de Buenos Aires ; ce climat d'insécurité commence à nous peser.

mars 1967, Buenos Aires, Argentine.

Un groupe interdisciplinaire (psychiatres, psychologues, architectes, sociologues) s'est réuni pour créer l'Association de Psychiatrie Sociale. C'est un moyen de rompre l'isolement provoqué par la perte des activités universitaires. Nous en faisons partie.

Juin 1967, Buenos Aires, Argentine.

L'Association de Psychiatrie Sociale décide la publication d'une revue : "Psiquiatria Social". Eduardo est élu directeur de la revue. Le premier numéro est prévu pour septembre.

Octobre 1967, Buenos Aires, Argentine.

Ça y est ! Le " bébé " est arrivé. La revue présente bien et l'accueil est très favorable. J'ai fait une note de lecture du livre de Maud Mannoni, "L'Enfant, sa maladie et les autres".

Mais la situation reste fragile. Si jamais les autorités qui nous gouvernent et nous contrôlent le décident, la revue et l'Association peuvent disparaître du jour au lendemain.

Décembre 1967, Buenos Aires, Argentine.

Une nouvelle année s'est écoulée. Nous avons constamment le sentiment - justifié - que la répression la plus arbitraire peut nous tomber dessus, comme sur tant d'autres.

La junte militaire gouverne à coup de décrets qui réduisent de plus en plus les libertés individuelles et les conditions de travail : gel des salaires, augmentation de l'âge de la retraite, interdiction des partis politiques. La liste est longue.

20 mai 1968, Buenos Aires, Argentine.

En ce moment c'est une véritable révolution en France, d'après la radio et les journaux. Une révolte étudiante a démarré à l'université de Nanterre et elle s'étend à d'autres universités de Paris et de province. Certains journaux ont publié des photos de barricades au Quartier latin. On se croirait dans le Paris de 1830 que Victor Hugo décrit dans Les Misérables. Mais ce qui est plus important est le souffle de liberté, qui nous fait regretter encore plus la vie que nous menons ici.

26 juillet 1968, Buenos Aires, Argentine.

Nous commençons à nous demander si nous ne pourrions pas aller vivre ailleurs pendant un certain temps. Après tout, nos ancêtres, comme ceux de la plupart des Argentins, viennent d'ailleurs, en particulier d'Europe. Nous n'avons pas très envie que nos enfants grandissent dans un pays où les militaires " font la loi ".

Il faudra encore réfléchir, ce n'est pas une décision facile à prendre.

1^{er} octobre 1968, Buenos Aires, Argentine.

Nous avons pris des billets d'avion pour aller voir en France aux prochaines vacances d'été les possibilités de nous y installer et d'y travailler. Nous irons à Madrid voir la sœur d'Eduardo, à Milan rencontrer sa cousine Adela, qui a émigré il y a 30 ans et ensuite à Paris, où nous serons accueillis par Jorge, le copain d'Eduardo qui a fait toutes ses études de médecine avec lui.

1^{er} février 1969, Buenos Aires, Argentine.

Nous prenons l'avion pour Madrid. C'est notre première traversée de l'Atlantique. Laura et Mateo partent en vacances à la mer avec leur grand-mère paternelle.

10 février 1969, Paris, France.

Des collègues qui ont vécu à Paris nous donnent quelques lettres de présentation pour prendre contact avec des psychanalystes parisiens afin de voir si on peut s'installer et travailler. Jacques Lacan, nous reçoit brièvement mais très courtoisement.

Personne ne peut nous assurer que nous pourrions travailler si nous décidons de nous installer à Paris. Outre la question de la langue - Eduardo ne parle pas encore le français - il y a le logement, les papiers et l'argent ! Tout cela nous fait hésiter.

5 mars 1969, Buenos Aires, Argentine.

Nous voilà de retour en Argentine. Malgré l'absence de certitudes sur notre installation à Paris, nous sommes de plus en plus décidés à tenter l'aventure. De toute façon, l'Espagne de Franco est exclue, l'Italie est peu développée du point de vue psychanalytique, et nos ancêtres étaient des Gaulois. Ma mère s'appelle Lelong et le père d'Eduardo a été attaché culturel à Paris. Nous avons décidé d'économiser le plus possible pendant un peu plus d'un an pour préparer notre arrivée dans la "Ville lumière". Ce sera un retour aux sources.

15 mai 1969, Buenos Aires, Argentine.

Nous annonçons à nos patients que nous partirons vers la fin de l'année 1970. Le climat politique et social est très tendu. Il y a des grèves et des mouvements de protestation dans tout le pays et en particulier à Cordoba. Des grèves et des assemblées syndicales se succèdent et chaque fois, la police ou l'armée interviennent en les réprimant durement.

30 mai 1969, Buenos Aires, Argentine.

Ça y est, ce qui devait arriver est arrivé ! À Cordoba, la répression militaire a fait un mort hier au cours d'une manifestation, ce qui a produit une énorme réaction populaire ; c'est un véritable raz-de-marée des ouvriers et des étudiants qui oblige la police à se replier dans ses casernes.

Devant l'ampleur de l'insurrection, Onganía décide l'intervention de l'armée et l'incarcération des dirigeants syndicaux.

Juillet 1969, Buenos Aires, Argentine.

Nous commençons à sentir que notre décision de partir se justifie. Pour nous préparer, nous écoutons des disques de chansons françaises que nous avons achetés à Paris : Brassens, Ferré et Piaf.

Décembre 1970, Buenos Aires, Argentine.

Nous passons les fêtes de fin d'année avec les trois générations réunies.

Février 1970, Buenos Aires, Argentine.

Ce sont nos dernières vacances en Amérique du Sud. Nous décidons de les passer en Uruguay, à Punta del Este, où il y a quelques copains qui ont loué des maisons. Pour économiser, nous allons camper. Les enfants n'ont jamais dormi sous la tente et ils sont ravis.

Mars 1970, Buenos Aires, Argentine.

Laura commence l'école primaire et Mateo sa deuxième année de maternelle. Mais ils ne finiront pas l'année scolaire. Laura est inscrite à l'Alliance française, où j'ai fait mes études de français. Je l'y emmène deux fois par semaine. Elle s'y rend avec plaisir.

Juillet 1970, Buenos Aires, Argentine.

J'ai trouvé dans la cave de l'appartement de ma mère la malle que son grand-père Lelong avait apportée de France. Comme nous partons en bateau, seul moyen de transport qui nous permettra d'emmener quelques meubles et surtout la bibliothèque, ce coffre assez volumineux ne posera aucun problème et je me dis qu'il sera comme un coffre à trésors où je placerai des objets de valeur... sentimentale.

Par exemple, l'encrier en étain qui a appartenu à l'arrière-grand-père français et que j'ai depuis des années sur mon bureau et dans lequel je trempe la plume avec laquelle j'écris ce carnet.

30 octobre 1970, Buenos Aires, Argentine.

Le jour de notre départ est arrivé, mais quel départ ! Nous emportons 3 mètres cubes de livres, la bibliothèque et le bureau d'Eduardo qui sont chargés dans la cale du bateau, le Rio Tunuyan. La malle fait son voyage de retour en France, avec l'encrier à l'intérieur.

La famille, nos amis, ainsi que les amis des enfants sont tous là pour nous souhaiter bonne chance et bon voyage. Nous sommes très émus. Le moment de la séparation avec nos deux mères a été très dur pour elles, pour nous et pour les enfants. Les sirènes du bateau annoncent le départ et tous ceux qui étaient venus nous faire leurs adieux restent sur le quai agitant des mouchoirs pendant que le bateau s'éloigne.

C'est alors que l'incroyable arrive.

Le bateau s'écarte lentement du quai. Je descends dans la cabine car les enfants pleurent. Ils sont inconsolables. Tout à coup, Eduardo entre dans la cabine en s'exclamant : "On revient. Un des moteurs est en panne. On fait demi-tour !".

Les amis et la famille partent, et nous nous installons pour notre première nuit de navigation... immobile. À croire que le bateau traduit notre hésitation, notre déchirement entre l'espoir et l'inquiétude.

4 novembre 1970, Buenos Aires, Argentine.

Nous sommes encore à quai après cinq jours d'attente. Nous avons interdit aux amis de revenir nous voir car ce serait encore des larmes et nous ne le souhaitons pas. La réparation est plus longue que prévu et on nous annonce que nous partirons sur un autre bateau de la même compagnie, le Libertad. Encore un signe ?

11 novembre 1970, Atlantique.

Nous sommes enfin partis de Buenos Aires, hier en fin d'après midi. La traversée du golfe de sainte Catherine après 48 heures de navigation est lente et inconfortable, le bateau tangue terriblement.

Nous arrivons au port de Santos au Brésil, et là nous apprenons que ce bateau aussi a des problèmes de moteur. Ce qui explique la lenteur. Il faut attendre sa réparation.

12 novembre 1970, Santos, Brésil.

Pendant que nous attendons la réparation de notre bateau, le Rio Tunuyan arrive au port de Santos et nous faisons l'opération inverse, c'est-à-dire nous réinstaller dans la cabine que nous occupions pendant le séjour au port de Buenos Aires.

4 décembre 1970, Le Havre, France.

Ça y est, nous sommes arrivés au Havre ; mais on a cru que notre dernière heure avait sonné. La nuit précédente, dernière nuit de cette navigation assez mouvementée, tout le monde était réuni dans le grand salon du bateau, qui servait généralement pour les soirées et les bals, ou pour regarder un film.

Soudain, quelques fauteuils se sont déplacés d'un côté à l'autre de la grande pièce. Certains jeunes trouvaient cela drôle, mais nous ne rigolions pas, le capitaine non plus. Il tentait de se mettre debout pour nous mettre en garde quand un roulis particulièrement fort l'a jeté à terre. Les fauteuils très lourds s'entrechoquaient. Nous essayions de prendre les enfants sur nos genoux mais Eduardo, au roulis suivant, fut projeté par-dessus les fauteuils dans un vol plané mémorable. Il atterrit derrière le piano à queue.

Mateo a eu une jambe coincée entre deux fauteuils et il s'est cassé le péroné, et Eduardo a deux grosses bosses sur la tête.

12 décembre 1970, Paris, France.

Grâce à notre ami Jorge, nous avons loué un appartement de 2 pièces dans le XIIème arrondissement. Ce n'est pas très grand pour quatre personnes, compte tenu du fait qu'Eduardo et moi envisageons de reprendre notre activité de psychanalystes et qu'une pièce devra être consacrée à cette activité. C'est tout près du bois de Vincennes et du zoo ce qui est très bien pour les enfants.

Maintenant, il me faut chercher un travail institutionnel puisque je suis la seule à parler français. Heureusement, à Paris, les Argentins, les Sud-Américains et les Espagnols réfugiés de la guerre sont nombreux, ce qui permet à Eduardo de travailler.

Janvier 1971, Paris, France.

Nous prenons contact avec un groupe psychanalytique pour lequel on nous avait donné des lettres de présentation et nous commençons à participer à des groupes de travail et des séminaires. Eduardo va à l'Alliance française trois fois par semaine, et je parle à la maison en français avec les enfants.

7 mai 1971, Paris, France.

Au cours d'une réunion de travail, je suis contactée par un collègue qui cherche une psychologue ayant de l'expérience auprès des enfants pour travailler dans un Centre médico-psycho-pédagogique. Mon expérience et ma formation l'intéressent.

Je fais l'affaire. Ma vie de salariée commence en France.

Jules



Sténopé

L'enseignement de la technologie au collège doit se fonder sur une approche concrète du réel, sur l'observation, l'analyse, la création et la communication, et permettre ainsi une structuration des connaissances et des capacités de l'élève.

Cet enseignement doit mettre en évidence les problèmes liés aux logiques de conception, aux processus de fabrication et d'assemblage. Il doit permettre à l'élève de développer des qualités d'analyse des besoins et des compétences.

Ainsi, il peut faire surgir des vocations et un intérêt certain pour les différents produits et leur environnement dans notre société.

L'objectif final étant de situer les évolutions technologiques dans la chronologie des découvertes et des innovations et dans les changements de la société.

C'est dans ce cadre que nous nous sommes proposé de sensibiliser les élèves aux premiers tâtonnements de la photographie.

La photographie, au départ technique, se concrétise par une réelle réalisation artistique et c'est ainsi que "poursuivant cette idée insensée de saisir les fuyantes images de la chambre obscure et de fixer sur le papier, sous une forme matérielle et durable", Niepce et Daguerre ont abouti au résultat que nous connaissons.

Il nous a donc semblé intéressant de les initier au processus de l'appareil photo à sténopé, en partant d'un simple orifice dans une boîte pour aboutir à la fixation de l'image sur un support.

Tout comme Niepce et Daguerre, nos élèves se sont lancés dans l'aventure avec, au départ, une motivation plus ou moins perceptible. Cependant leur émerveillement devant le miracle de la photographie fut général et peut laisser imaginer l'émergence de quelques vocations ou nouvelles passions pour certains d'entre eux.

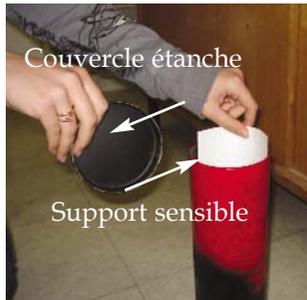
Marie-Rose Nobre Vaz

Remerciements

Nous remercions particulièrement Gaëlane Lecorff, Anne-Marie Lavagne et Didier Leidner pour leur travail de relecture.

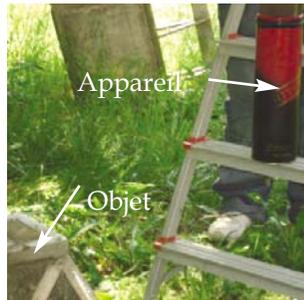
Ces photographies ont été réalisées à l'aide d'un appareil photographique à sténopé qui se présente sous la forme d'une boîte dont l'une des faces est percée d'un minuscule trou qui laisse entrer la lumière. Sur la surface opposée au trou vient se former l'image inversée de la réalité extérieure, que l'on peut capturer sur un support photosensible (tel que du papier photographique). Voici les différentes étapes pour la réalisation de la photographie :

Préparation de l'appareil



la feuille est placée à l'intérieur de la boîte face au sténopé dans une lumière inactinique

Prise de vue



L'appareil est positionné face à l'objet à photographier



On enlève l'adhésif (l'obturateur)



Le temps de pose est déterminé selon la luminosité. On replace soigneusement l'adhésif

Développement de la photographie



La feuille est retirée de la boîte dans une pièce avec une lumière inactinique et elle passe ensuite dans les trois bains (1/révélateur

2/bain d'arrêt : plonger la photo dans de l'eau additionnée d'acide acétique
3/fixateur : rinçage de la photo

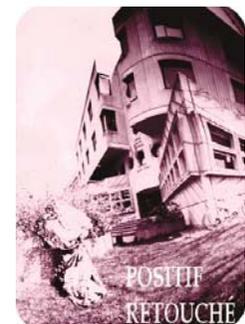


Rinçage de la photo

Scanne, retouche



Le négatif est ensuite scanné pour obtenir le positif.



Pour terminer, la photographie est retouchée à l'aide d'un logiciel de traitement d'images







